

APRÈS MOI

HENRY BERNSTEIN

APRÈS MOI

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois le 20 Février 1911
sur la scène de la Comédie-Française



PARIS
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
18-20, Rue du Saint-Gothard.



Il a été tiré à part :

QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DU JAPON

ET

TRENTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE.

*On se souvient de ce qui avait été machiné contre la représentation d'*Après moi *à la Comédie-Française. Jamais une entreprise plus lâche ne fut plus bassement exécutée. Comme la plupart des vilaines choses, ce mauvais coup réussit.*

Mais, dans tous les partis, les écrivains et les artistes s'indignèrent de cette insulte à la liberté de l'art. Et une protestation circula. En trois jours furent recueillies deux mille signatures : on a pu lire, dans les listes, les plus beaux noms de la France, ceux qui la font grande et renommée.

C'est aux signataires de la protestation que je dédie ma pièce.

HENRY BERNSTEIN.

APRÈS MOI

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois le 20 Février 1911
sur la scène de la Comédie-Française.

PERSONNAGES

	MM.
GUILLAUME BOURGADE, 54 ans . .	Le Bargy.
JAMES ALOY, 29 ans.	George Grand.
ÉTIENNE FRIEDIGER, 53 ans	Léon Bernard.
CARLOS HOTTOT, 38 ans	Charles Granval.
MARQUIS DE RICARDOL, 65 ans . .	Joliet.
	Mmes
IRÈNE BOURGADE, 38 ans	Bartet.
MADAME ALOY, 58 ans	Pierson.
FRANÇOISE, DUCHESSE DE MIRAIL, 30 ans . . .	Provost.
HENRIETTE MANTYN-FLEURION, 21 ans	Maille.
SOLANGE DE PAVIE, 27 ans	Robinne.
Un Valet de chambre.	X...
Un Valet de pied	X...

ACTE PREMIER

APRÈS MOI

ACTE PREMIER

Hall dans un château. Une pièce très élevée, — elle a la hauteur de plusieurs étages, — et qui donne cependant une impression d'intimité. L'architecture est élégante et légère : l'on n'a voulu suivre bien exactement aucun style. L'on n'a pas désiré davantage réunir ici les meubles rares ni les bibelots précieux, mais le mobilier est somptueux et particulièrement confortable.

A gauche, deux portes à deux battants. Celle du premier plan ouvre sur un salon, l'autre sur la salle de billard et de jeux. Au fond, très grande porte donnant sur le vestibule. A droite, un vaste vitrage, par quoi le hall prend sa lumière dans le jour. A droite et vers le fond, un petit escalier intérieur très élancé mène à une légère galerie qui règne sur tout le fond du hall. Ainsi, elle forme à quatre mètres de hauteur environ, un balcon d'où, par deux portes situées aux deux extrémités, l'on accède au premier étage du château.

Au lever du rideau, il est dix heures du soir et le hall est brillamment éclairé.

A cet acte, toutes les femmes sont en décolleté. Les hommes sont en habit.

(Toutes les entrées et les sorties qui ne sont pas accompagnées d'une indication, se font par la porte donnant sur la salle de billard.)

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE DE MIRAIL, CARLOS HOTTOT.

(Françoise entre d'un pas nonchalant. Elle va, sans hâte, s'installer dans un canapé près d'une petite table, sur laquelle s'étale un puzzle en partie résolu. Elle s'occupe de chercher un des morceaux. Presque aussitôt paraît Carlos Hottot. Il se place derrière le canapé.)

CARLOS, *un bêlement plaintif.*

Madame...

FRANÇOISE, *qui feint d'être surprise, qui sursaute.*

Oh !... Encore! Qu'est-ce qu'il y a encore?

CARLOS.

Toujours la même chose. Le cri du chacal.

FRANÇOISE.

Assez, chacal, assez!... Attendez que je sois morte.

CARLOS.

Je ne veux pas attendre.

FRANÇOISE.

Eh bien! allez à Dieppe, au Casino... Toutes les cocottes ne doivent pas être parties.

CARLOS.

Bref, c'est non?

FRANÇOISE.

Pour le moment, Carlos, pour le moment.

CARLOS.

Eh bien! ce n'est pas très propre.

FRANÇOISE.

Dites que c'est infâme, d'une impudeur abominable!

CARLOS.

Non vraiment, vous me jouez un petit tour pas très joli. J'avais en vue un mois de septembre délicieux... Que dis-je! Deux mois de septembre délicieux!

FRANÇOISE.

C'est beaucoup pour une seule personne.

CARLOS.

Soyez tranquille, j'aurais su choisir. Je serais allé en Ecosse, chez lady Alton-Fielder... J'adore lady Alton-Fielder.

FRANÇOISE.

Elle est très gentille.

CARLOS.

Elle est sublime! Et les Gâcheron sont également sublimes.

FRANÇOISE.

Ah! non.

CARLOS.

Si, si, sublimes! Très artistes! Ils aiment passionnément la musique... Et eux, c'est vrai!

FRANÇOISE.

Merci.

CARLOS.

Chez les Gâcheron, j'aurais terminé mon opéra.

FRANÇOISE.

Alors, c'est chez les Gâcheron que vous seriez allé, ce n'est plus en Ecosse?

CARLOS.

Je n'en sais rien! En tous cas, je n'aurais pas mis les pieds à Malaville, voilà qui est sûr. J'avais même écrit pour refuser.

FRANÇOISE.

Menteur!

CARLOS.

Enfin, j'allais écrire. Oui, j'allais, — quand je vous ai rencontrée à cette absurde représentation de la mère Jurieu. Toute la soirée, j'ai essuyé vos prières... vos prières et vos larmes!... Et comme je ne cédais pas, vous avez fini par me déclarer d'un ton solennel : « Hottot, acceptez l'invitation des Bourgade, faites-moi ce grand plaisir et je vous donne ma parole que nous nous amuserons. » Oh! textuellement.

FRANÇOISE.

Oui, mais je ne savais pas que vous étiez si difficile à distraire!

CARLOS.

S'il vous plaît! Un peu de loyauté, au moins!... Vous obtenez d'un pauvre garçon, qu'il s'enterre pour tout un mois, chez les gens les plus assommants et...

FRANÇOISE.

Ah! Hottot, taisez-vous! Ça, je ne vous le permets pas. Les Bourgade sont très gentils.

CARLOS.

Tout le monde est gentil. C'est votre mot.

FRANÇOISE.

Sérieusement, Carlos, vous admirez Irène, je suppose?

CARLOS, *les yeux au ciel.*

Bien sûr, je l'admire.

FRANÇOISE.

Enfin!

CARLOS.

Le moyen de ne pas l'admirer! Madame Bourgade est la perfection. Elle est affable, bienveillante, vertueuse... Elle a toutes les qualités dont je me moque...

FRANÇOISE.

Oh!... Et vous ne la trouvez pas belle?

CARLOS.

Elle est très belle... Elle est belle comme... tenez, comme les environs... Ça m'est égal, cette beauté-là.

FRANÇOISE.

Il n'existe pas un être plus rosse et plus mauvais que vous.

CARLOS.

Je ne suis pas ébloui, moi! Vous êtes éblouie! Ces gens-là vous éblouissent!... La splendeur d'Irène Bourgade! La majesté de Guillaume Bourgade!... Il doit vous apparaître en Roi-Soleil, avec un tas de petits machins qui lui sortent de la tête. Au fond, vous en avez une peur bleue.

FRANÇOISE.

Chéri!

CARLOS.

Bleue. Et vous n'êtes pas la seule. Rien de drôle comme le tremblement des gens du monde devant ce raffineur en huile!

FRANÇOISE.

Ah! ah! Carlos, ne tapez pas sur les raffineurs. Vous oubliez que moi-même, je suis née dans le sucre.

CARLOS.

Ce n'est pas la même chose! Le sucre!... C'est une noblesse, le sucre!

FRANÇOISE.

Carlos, j'ai une idée!...

CARLOS, *impertinent.*

Ah!

FRANÇOISE.

Quand ils auront fini de jouer, on ira dans le salon et vous chanterez.

CARLOS.

Jamais de la vie!

FRANÇOISE.

Je vous en supplie. Je veux que vous chantiez pour moi... Carlos, pour moi !...

CARLOS.

Pourquoi êtes-vous si méchante ? Depuis le soir de la vieille Jurieu, qu'est-il donc arrivé ?

FRANÇOISE.

Il n'est rien arrivé... Non !... Je ne peux pas vous dire... Vous vous moqueriez...

CARLOS.

Dites tout de même !

FRANÇOISE.

Carlos, je suis tourmentée... Je veux changer d'existence.

CARLOS.

Hein ?... Vous allez devenir une épouse modèle ?... Je vous préviens que ça fera du bruit.

FRANÇOISE.

Je songe à l'avenir. Quelle humiliation ce doit être, plus tard, quand on est une grosse vieille dame, de regarder autour d'une table de dîner et de se dire : « Ah ! autrefois ce monsieur-là... Et puis cet autre monsieur aussi... » Brrr !...

CARLOS.

Ma chère amie, c'est vous qui vous moquez de moi !

FRANÇOISE.

Mais Carlos, avez-vous réfléchi que vous me demandiez en riant, en plaisantant, une chose... une chose irréparable ? La chose irréparable !

CARLOS, *se levant d'un bond.*

Ah ! non, pour l'amour de Dieu, pas ces mots-là ! Je ne peux pas !... Conduisez-vous en petite rosse, mais épargnez-moi cette expression que je n'ai jamais pu souffrir !

FRANÇOISE.

Voulez-vous ne pas crier !... Quelle expression ?

CARLOS.

L'irréparable! la chose irréparable!... Je ne sais pas un terme plus horripilant. Il est faux, il s'applique à une action qu'on répare avec une facilité enfantine...

FRANÇOISE.

Carlos, finissez! Vous êtes révoltant.

CARLOS.

Et qui ne demande d'ailleurs aucune réparation... Pourquoi une réparation?

FRANÇOISE.

Carlos, vous me révoltez... Monsieur Friediger!

(On prononce : Friedig.)

SCÈNE II

LES MÊMES, FRIEDIGER.

FRIEDIGER, *happé dès son apparition.*

Madame la duchesse ?

FRANÇOISE

Monsieur Friediger, quelle est la chose la plus irréparable ?

FRIEDIGER, *interloqué.*

Pardon, madame ?

CARLOS.

Pauvre Friediger !

FRANÇOISE.

C'est vrai. Il faut lui expliquer... Monsieur Friediger, nous avions une discussion...

CARLOS.

Philosophique.

FRANÇOISE.

Oui, nous parlions de la vie en général. Eh bien! dans la vie, quelle est la chose irréparable entre toutes?

FRIEDIGER.

La chose irréparable entre toutes?

FRANÇOISE.

Oui.

FRIEDIGER.

Voyons... *(Réflexions.)* Je vous demande pardon, je viens de suivre le bridge pendant une heure et...

FRANÇOISE.

Oui, oui, prenez votre temps...

FRIEDIGER.

Irréparable entre toutes. *(Mélancolique.)* Madame, j'ose prétendre que c'est la cinquantaine.

FRANÇOISE.

Non, pas de plaisanterie ! Pour une femme ?

FRIEDIGER.

Ah ! pour une femme... Pour une femme, c'est la soixantaine.

FRANÇOISE.

Monsieur Friediger, vous êtes intolérable !

FRIEDIGER.

Excusez-moi, mais je cherche Bourgade. Il a disparu et j'ai à lui parler.

FRANÇOISE.

Huile?

FRIEDIGER.

Huile?... Oui, madame, huile.

CARLOS.

Monsieur Bourgade se promène dans la grande allée.

FRIEDIGER.

Ah! bon... Merci... *(Il se dirige vers la porte du vestibule.)* Madame la duchesse, je vais méditer sur ce problème et j'espère tout à l'heure me montrer un peu plus... enfin, un peu moins...

FRANÇOISE.

Tâchez d'être les deux!... Irène!... Quelles seront les vues d'Irène?

SCÈNE III

FRANÇOISE, CARLOS, IRÈNE BOURGADE, *puis* RICARDOL.

IRÈNE.

Je fais le mort, j'en profite pour prendre une petite récréation.

FRANÇOISE.

Irène, vous qui êtes la sagesse et l'esprit en personne...

IRÈNE, *mécontente.*

Françoise, une fois pour toutes...

FRANÇOISE.

Irène, écoutez ma question.

IRÈNE.

J'écoute.

FRANÇOISE.

C'est très grave!... Irène, parmi toutes les choses qu'une femme peut faire... Dans une existence pas trop extraordinaire : nous ne parlons pas des choses terribles...

IRÈNE.

Non.

FRANÇOISE.

Eh bien! parmi toutes les choses, quelle est, selon vous, la chose irréparable ?

IRÈNE.

Mon Dieu! que c'est embarrassant!... Il me semble, à moi, que les choses irréparables sont celles que l'on n'a pas faites... Alors...

CARLOS.

Bravo! Mais, bravo!

FRANÇOISE.

Irène, c'est d'une immoralité! Vous rendez-vous compte?

IRÈNE.

J'ai dit une horreur?

FRANÇOISE.

Ma chère amie, vous m'avez scandalisée.

IRÈNE.

Ma pauvre petite Françoise, pourvu que ça ne vous fasse pas mal!

RICARDOL, *paraissant sur le seuil de la salle de billard.*

Madame, on vous attend pour couper.

IRÈNE.

Voilà, Ricardol... Quelle figure!

RICARDOL, *très triste.*

Ce n'est plus une partie de bridge. Le Luce se lève toutes les trois minutes parce qu'il a une jambe endormie. *(Afin d'éclairer ce propos, il tape du pied.)* Madame Aloy valse autour de la pièce pour trouver des courants d'air et vous, vous faites le mort dans le hall.

(Il s'est effacé pour la laisser passer.)

IRÈNE.

Oui, c'est très mal. Pardon, Ricardol.

(Elle sort.)

CARLOS.

Monsieur de Ricardol?

RICARDOL, *se retournant.*

Monsieur?

CARLOS.

Un renseignement pressé. Vous connaissez bien les femmes, vous les avez observées...

RICARDOL.

Quoi?

CARLOS.

Eh bien! nous voudrions votre opinion sur un point que voici...

RICARDOL.

Qu'est-ce que vous me racontez là? Je joue au bridge, mon ami, je joue au bridge!

SCÈNE IV

FRANÇOISE, CARLOS.

CARLOS.

Ça n'a pas pris!

FRANÇOISE.

Vous avez entendu la réponse d'Irène?

CARLOS.

Et vous, madame?

FRANÇOISE.

Croyez-vous que c'était une allusion?

CARLOS.

Une allusion? Une allusion à quoi?

FRANÇOISE.

A son existence à elle... à ses propres sentiments.

CARLOS.

Oh! oh! quelle idée!

FRANÇOISE.

Irène doit regretter parfois... Oui, de n'avoir pas vécu autrement... Elle est si belle...

CARLOS.

Laissez-moi rire!... Madame Bourgade, mais elle n'accepterait de renaître que pour revivre la même vie, minute par minute!

FRANÇOISE.

Qu'en savez-vous?

CARLOS.

Je la connais si bien! Je l'ai toujours connue. Nous avons le même âge, d'ailleurs.

FRANÇOISE.

Trente-huit ans?

CARLOS.

Trente-huit ans. Mon père a fait son portrait quand elle était une gamine et l'enfant chérie de toutes les vieilles dames du Faubourg. Eh bien! je parierais qu'à cette époque, Irène de Margemont se disait déjà : « Le bonheur, ici-bas, consiste à recevoir, dans une belle maison, des gens très gratin et à être regardée à Paris et à Londres comme le modèle de la convenance du bon ton, de l'amabilité, et cætera, et cætera... » Cette froide personne a fait la carrière de ses rêves.

FRANÇOISE, *pensive.*

Elle est gentille Irène... Elle comprend...

CARLOS.

Elle comprend ?... Qu'est-ce qu'elle comprend ?...,

SCÈNE V

LES MÊMES, SOLANGE DE PAVIE,
puis HENRIETTE MANTYN-FLEURION.

SOLANGE.

Tiens! la duchesse de Mirail est en train de flirter.

FRANÇOISE.

Non, la duchesse de Mirail est en train de potiner.

SOLANGE.

Pas mauvais non plus!... Figure-toi qu'ils veulent former une troisième table de bridge! Trois tables!

CARLOS.

Il n'y a pas! Très rigolo, Malaville!...

(Paraît Henriette Mantyn-Fleurion.)

FRANÇOISE.

Oh! ma petite Henriette, quelle bonne idée de nous rendre visite! Vous aussi, vous lâchez le tripot? Venez vous asseoir près de moi.

HENRIETTE.

Madame, je vais vous dire bonsoir.

FRANÇOISE.

Vous n'allez pas vous coucher?

HENRIETTE.

Non, je voudrais faire un petit tour dans le parc. J'ai un peu mal à la tête... *(Trop gaie.)* Et puis, il faut que j'écrive des lettres, des tas de lettres...

FRANÇOISE.

Henriette, votre correspondance, quel cau-

chemar! Elle a pris l'engagement d'écrire tous les jours à ses sœurs, à une amie anglaise, à une autre amie... Les amies, vous pouvez bien leur manquer de parole!

HENRIETTE.

Oh non, pas encore!

FRANÇOISE.

Pas encore?

HENRIETTE.

Vous comprenez, je viens de jurer... Dans quelques jours, peut-être... quand l'émotion du serment sera un peu dissipée... Mais c'est trop récent!

FRANÇOISE.

Elle est très gentille.

HENRIETTE.

Bonsoir, madame.

FRANÇOISE, *qui regarde Henriette avec attention.*

Bonsoir, ma petite Henriette... Pour sortir, couvrez-vous bien.

HENRIETTE, *qui commence de gravir l'escalier intérieur.*

Oui, je monte prendre une pèlerine. Bonsoir, Solange.

SOLANGE.

Bonsoir, Henriette.

HENRIETTE.

Bonsoir, monsieur Hottot.

CARLOS.

Bonsoir, mademoiselle.

HENRIETTE.

Vous conduisez demain matin, Solange?

SOLANGE.

Je promènerai les poneys, oui.

HENRIETTE.

Vous voudrez de moi?

SOLANGE.

Bien sûr !

HENRIETTE, *de la galerie.*

Ce sera amusant... Bonsoir...

LES AUTRES.

Bonsoir.

(Henriette sort par la porte de droite sur la galerie.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* HENRIETTE, *puis* JAMES ALOY.

FRANÇOISE.

Elle a pleuré, Henriette !

CARLOS.

Oui.

SOLANGE.

Au dîner, elle avait de pauvres yeux abimés... James est ignoble !

FRANÇOISE.

Je ne comprends pas Jimmy...

SOLANGE.

Il est ignoble!... Cette croisière!... Il est resté absent près d'une année!... S'il ne veut plus épouser la petite Mantyn-Fleurion, au moins, qu'il le déclare!

CARLOS.

Il l'épousera, il l'épousera.

SOLANGE.

Pour vous faire plaisir, peut-être...

CARLOS.

Moi, je m'en fiche, mais Guillaume Bourgade tient à ce mariage...

FRANÇOISE.

Et quand le terrible raffineur tient à quelque chose!... N'est-ce pas Carlos?

CARLOS.

Mais, absolument! Il vous fait tous trembler.

FRANÇOISE, *à Solange.*

Tu entends ?

CARLOS.

Et comme il a vu naître James Aloy, comme il a, pour ainsi dire, élevé James Aloy, comme il administre la fortune de James Aloy...

SOLANGE.

Tout de même, on ne le mariera pas de force, ce garçon !

CARLOS.

On le mariera dès la rentrée. C'est couru.

FRANÇOISE.

Tu sais, je le crois aussi.

SOLANGE.

Tant mieux pour Henriette, puisqu'elle en est folle !

FRANÇOISE.

Je comprends cela... Jimmy a beaucoup de charme...

SOLANGE.

Il m'a toujours déplu, à moi.

CARLOS.

Tiens ! C'est pourtant un être attachant... il est cultivé, artiste...

SOLANGE.

Vous verrez qu'il rendra sa femme très malheureuse.

FRANÇOISE.

Le fait est qu'il ne peut plus souffrir cette pauvre petite. Il se conduit fort convenablement, il passe ses journées à Malaville, mais dès qu'elle approche, on sent...

(James Aloy est entré sur les derniers mots.)

CARLOS, *doucement pour le signaler.*

La la la la la la...

FRANÇOISE, *avertie, s'interrompt et entame à son tour un petit air.*

Ni ni ni ni ni ni.

(Puis elle se tait.)

SOLANGE, *qui s'éloigne lâchement fait entendre une note.*

Hummmm...

(Ensuite, c'est un froid.)

JAMES.

A ces chants suivis d'un lourd silence, je devine qu'il était question de moi, chétif.

FRANÇOISE, CARLOS.

Vous vous trompez! Je vous assure que non!

SOLANGE.

Nous nous occupions d'une personne qui vous est fort indifférente.

JAMES.

Taratata! Je sens que je vous dérange, et comme je suis généreux...

FRANÇOISE.

Non, James, restez! En effet, nous parlions de vous, mais nous avons fini... absolument fini!

JAMES.

Vrai?

FRANÇOISE.

Ma parole!

JAMES.

Alors, je m'installe. *(Il s'assied. Un silence. Machinalement, il y va de sa petite chanson.)* Ping, ping, ping... *(Il s'arrête. On rit. Il rit.)* C'est contagieux.

SOLANGE, *agressive.*

Vous avez passé une bonne soirée?

JAMES.

Mais... excellente.

SOLANGE.

Il est resté une heure, planté derrière la chaise de sa mère, à contempler le bridge, fixement, bouche bée... Euh...

JAMES.

Je faisais cette figure-là ?

SOLANGE.

Vous aviez l'air d'une gargouille. Les grands voyages ne vous embellissent pas.

FRANÇOISE.

Elle vous traite bien...

SOLANGE.

Pendant que j'y suis, je vous préviens aussi que vous avez fort mauvaise mine.

JAMES

Bon! Rien d'autre?

FRANÇOISE.

C'est vrai, la figure fatiguée! Jimmy, quelle existence menez-vous à Dieppe, la nuit?

JAMES.

Celle d'un marin, madame. Je dors.

FRANÇOISE.

Jimmy, Jimmy, je soupçonne que vous cachez une femme sur le yacht.

JAMES.

Bah!... Voulez-vous passer la nuit à bord? Françoise, je vous invite. Changez de robe, prenez votre sac et nous partons ensemble.

SOLANGE.

Tu vois, c'est un harem!

CARLOS.

Le bateau de fleurs.

JAMES.

Je vous emmène tous!

CARLOS, *du fond d'un fauteuil.*

Magnifique!

FRANÇOISE.

Vous chanteriez sur le pont, Carlos!

CARLOS.

Je n'osais pas vous l'offrir.

FRANÇOISE.

Et Solange danserait.

CARLOS.

Oui, une gigue avec le capitaine.

FRANÇOISE, *le ton des histoires scandaleuses.*

Solange, tu te souviens de la gigue que tu as dansée à Bellechâtre?...

CARLOS.

Garc, la rousse!

FRANÇOISE.

La rousse?... Ah!... Oh!...

Militairement, elle rectifie la position.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GUILLAUME BOURGADE et FRIEDIGER, *qui entrent par le fond.*

SOLANGE.

Voici le maître de céans.

FRANÇOISE.

Il nous a joliment abandonnés, ce soir, le maître de céans.

GUILLAUME.

Il vous présente ses grandes excuses. D'ailleurs, le vrai coupable, le voici. *(Il désigne Friediger.)* Monsieur est un despote !

FRIEDIGER.

Tu exagères...

FRANÇOISE.

Je crois que vous exagérez !

GUILLAUME.

Un despote ! Monsieur Friediger arrive de Paris à cinq heures et, le soir même, toutes les petites affaires en suspens, il faut les régler, tout de suite, au cours d'une longue conversation-promenade... La nuit est, d'ailleurs, fort belle. L'étang, au clair de lune, ressemblait étonnamment à cette délicieuse *Fête nocturne* de Lancret, que possède la duchesse-douairière de Mirail.

(Il s'est adressé à Françoise.)

FRANÇOISE.

Ah ! oui, elle a de beaux tableaux, cette vieille toupie !

GUILLAUME, *souriant, choqué.*

Oh !... petite madame !...

FRANÇOISE.

Comment voulez-vous que je l'appelle ?

GUILLAUME.

Je crois que vous lui trouverez sans peine un autre nom. A la rigueur, vous pourriez dire : ma belle-mère.

FRANÇOISE.

C'est une idée ! J'essaierai...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, IRÈNE.

IRÈNE, *s'arrêtant sur le seuil de la porte du billard et claquant des mains.*

Mesdames, messieurs, le bridge est fini. Et le grand match de billard-babou vient de reprendre. On réclame les deux beautés de Malaville !

CARLOS, *se levant.*

Ah ! James, à nous !

IRÈNE.

Non, vous, Carlos, vous êtes le talent. Mais, venez aussi ! Venez tous...

GUILLAUME.

Si vous le permettez, je garde ce grand garçon. *(Il a posé une main affectueuse sur l'épaule de James.)* Il faut que je lui montre des paperasses. Depuis ce matin je cherche en vain une occasion...

JAMES, *à Irène.*

Alors, je demeure...

IRÈNE.

Bien entendu !

(Suivie de Solange, elle rentre dans la salle de billard. Carlos a parlementé avec Françoise. Maintenant ils se dirigent tous deux vers la première porte de gauche, celle du salon.)

FRANÇOISE.

Et le billard-babou ?

CARLOS.

Si vous préférez le billard-babou...

FRANÇOISE.

Ne blasphémez pas !... C'est ma joie sur terre

de vous entendre chanter... *(S'arrêtant.)* Chacal, vous n'essaierez pas de m'embrasser ?

CARLOS.

Je ne recours pas à ces ruses !

FRANÇOISE.

Vous êtes divin, Carlos, de chanter pour moi seule !... Il faut commencer par les mélodies de Fauré... la dernière fois, vous...

(Ils entrent dans le petit salon. Il ne reste en scène que Guillaume, James et Friediger. Ce dernier prend congé.)

JAMES.

Bonsoir, monsieur Friediger. Alors le grand match ne vous tente pas ?

FRIEDIGER.

Non... je me sens un peu fatigué...

GUILLAUME.

C'est le voyage... File à l'anglaise ! On t'excusera.

FRIEDIGER, *qui gagne la porte du vestibule.*

A tout à l'heure, Guillaume !

GUILLAUME.

Oui, j'irai bavarder avec toi un instant avant de me mettre au lit.

SCÈNE IX

GUILLAUME, JAMES, *puis* MADAME ALOY.

GUILLAUME.

Je comptais te proposer un tour, mais je me sens un peu fatigué. Asseyons-nous plutôt. *(James s'assied sur un canapé à côté de Bourgade.)* Tu sais que je n'ai pas le plus petit papier d'affaire à te soumettre. Je faisais un innocent mensonge. Voici le véritable sujet de... *(Entre madame Aloy. Elle est myope. Elle ne reconnaît pas tout d'abord les deux hommes.)* Ta mère... *(Ils se lèvent l'un et l'autre.)* Chère amie...

MADAME ALOY.

Ah ! c'est vous, Guillaume !

GUILLAUME.

Votre fils et moi.

MADAME ALOY.

Je deviens tout à fait aveugle. Je cherchais Henriette.

GUILLAUME, *qui s'avance vers madame Aloy.*

Henriette est dans sa chambre.

MADAME ALOY.

Le petit monstre qui ne m'a pas embrassée! Enfin, je vais lui souhaiter le bonsoir là-haut. Je monte aussi.

GUILLAUME.

Ne voulez-vous pas nous accorder d'abord quelques minutes?

MADAME ALOY.

A présent?... Oh! Je resterai tant qu'il vous plaira. J'ai cru que vous causiez de choses particulières...

GUILLAUME.

En effet, mais je serais heureux que vous assistiez à notre conversation.

MADAME ALOY.

Certainement.

(On se réinstalle.)

GUILLAUME.

C'est précisément d'Henriette, que je me préparais à entretenir notre James.

JAMES.

Mais, n'est-il pas convenu que jusqu'au retour...

GUILLAUME, *doucement.*

James, si tu m'interromps dès le premier mot...

JAMES.

Excusez-moi.

GUILLAUME.

Henriette, je l'ai rencontrée tout à l'heure au détour d'une allée. Elle marchait très vite. Elle s'est littéralement heurtée à Friediger et à moi et elle n'a pas eu le temps de nous dissimuler un visage tout mouillé de larmes.

MADAME ALOY.

Ma petite Henriette... Oh!... C'est pour pleurer qu'elle était partie, sans nous dire un mot, furtivement... Ça me fait beaucoup de peine.

JAMES.

En vérité, à quoi bon...

GUILLAUME.

Veux-tu prendre patience, me permettre d'aller jusqu'au bout?

MADAME ALOY.

Oui, James!

JAMES.

Il me faut pourtant vous rappeler, à tous deux, notre accord. Avant mon arrivée, il a été entendu, maman, entre vous et moi, *(A Guillaume :)* et vous le saviez, vous l'aviez admis, que jusqu'au retour à Paris, ce sujet ne serait pas abordé.

GUILLAUME.

Je n'ai prononcé, pour ma part, aucun vœu de silence.

JAMES.

Du moment que vous ne...

MADAME ALOY.

Mon Jimmy, ne discute pas! J'ignore absolument ce que Guillaume veut te dire, mais je sais bien qu'il faut que tu l'écoutes avec ton cœur. Il ne te donnera que de nobles conseils, et les plus affectueux. Il a été pour toi, pour moi, un tel ami !

JAMES.

Croyez, maman, que je ne l'oublie pas.

GUILLAUME.

Ma chère Germaine, je ne mérite pas cette reconnaissance exaltée...

MADAME ALOY.

Oh! vous avez été excellent, admirable...

JAMES.

En effet, vous avez été...

GUILLAUME, *avec un peu d'impatience.*

Mais non! mais non!...

MADAME ALOY.

Que dis-je, vous avez été!... Chaque jour, pendant que nous ne nous occupons de rien,

vous défendez nos intérêts, vous travaillez pour nous...

GUILLAUME.

Je vous assure, ma très chère amie, que je ne suis pas digne de ces éloges. Aloy fut le compagnon le plus cher et un associé de vingt ans et... D'ailleurs la conversation a dévié!... J'avais l'intention de conter très simplement ma découverte à James et d'y ajouter cette amicale exhortation : mon cher Jimmy, il y a là-haut une petite fille malheureuse... Malheureuse et charmante... A bon droit, elle te regarde comme engagé envers elle...

JAMES.

Monsieur Bourgade...

GUILLAUME.

Jimmy, la parole qu'Henriette attend pour revivre, il faudra bien que tu finisses par la prononcer. Henriette sera ta femme. Pourquoi lui destines-tu un bonheur si âprement acquis?

JAMES.

Encore une fois...

GUILLAUME.

Allons, grimpe quatre à quatre, frappe à la porte d'une chambre emplie de sanglots...

JAMES.

Non !

GUILLAUME, *persuasif, pressant.*

Si ! Monte et frappe. Et quand paraîtra cette enfant, dis-lui : « Henriette, j'ai été bête. Devant un cadeau de la Providence, j'ai hésité...

JAMES.

Non ! Puisque...

GUILLAUME.

« Mais la crise est finie, nous nous marierons dès qu'il vous plaira. » Va, va, va...

JAMES.

Non! Vous me demandez une chose impossible! Je...

MADAME ALOY.

Mon fils chéri, veux-tu que nous y allions ensemble? Donne le bras à ta vieille maman...

JAMES.

Maman, n'insistez pas!... Puisque nous...

GUILLAUME.

Quel insensé! Cette admirable fortune, cette fortune presque égale à la tienne, des millions!...

JAMES, *balayant cette considération.*

Mais je me moque...

GUILLAUME.

Là! là! assez d'enfantillages! Germaine, accom-

pagnez-le et moi je répands la bonne nouvelle par toute la maison. Allez!

(Il fait un pas vers la porte de la salle de billard.)

JAMES, *le rattrapant.*

Inutile! Je ne peux pas... *(Définitif.)* Je ne veux pas!

GUILLAUME, *crispé.*

Oh!

(Un silence.)

JAMES.

Au mois de janvier, nous devons nous réunir, et à ce moment-là...

GUILLAUME, *avec irritation.*

Ah! non!... Non, non, non! Laisse-la une fois pour toutes, cette date et ces éternels ajournements. J'y découvrirais, à la fin, un vrai système de duperie!

JAMES.

Que voulez-vous dire?... Jamais vous ne m'aviez parlé sur ce ton...

GUILLAUME.

C'est que toi... *(Derrière James, madame Aloy fait vers Guillaume un geste suppliant.)* Enfin, c'est bon, c'est bon... *(Il fait quelques pas, revient à James, et, posément.)* James, il faut que nous en finissions, et, sur l'heure. Ecoute. Lorsqu'elle nous est arrivée de sa Touraine, ta petite cousine Henriette t'a tout bonnement charmé. Vous seriez mariés, depuis beau jour, sans la mort de madame Mantyn-Fleurion. Puis, brusquement, tu changes. Tu changes du tout au tout. Tu deviens... bizarre. L'on t'interroge et, sans hésiter, tu réponds : neurasthénie.

JAMES.

Pardon, je...

GUILLAUME, *avec brusquerie.*

Mais tais-toi donc! *(James, impatienté, se rencogne.)* Cette neurasthénie, seule pouvait la guérir une croisière de trois mois. Parti, tu as reculé ton retour jusqu'à tripler la durée du voyage. C'est au commencement du mois d'août, il y a six semaines, que tu as enfin débarqué à Cherbourg!... Eh bien! James, le moindre délai nouveau, à

quoi je me prête, chargerait ma conscience. Et comme...

JAMES.

Enfin, si je n'aime pas Henriette?... Et c'est ainsi! J'ai cru que je l'aimerais et puis... non!

GUILLAUME.

Oh! mais tant pis!... Oui, oui, oui, tant pis!... Trop tard!

JAMES, *avec humeur.*

Cependant!...

GUILLAUME, *que la colère prend.*

Cependant?... Cependant quoi?... Ah çà! tu perds le sens? Alors, ton caprice et tes nerfs te délieraient d'une obligation, la plus pressante, la plus respectable!... Il se moque de nous, je présume! En somme, tu es las de mademoiselle Mantyn-Fleurion et tu voudrais la remercier! Mais, absolument! Et pourquoi, mon Dieu? C'est le plus beau! Pour te livrer à ta folie de croisières,

pour continuer de jouer au marin! Ton bateau, voilà la véritable raison. Hausse les épaules, mon ami! Quel motif as-tu de ne pas habiter Malaville, de t'en aller chaque soir coucher à bord, dans une cabine inconfortable? Réponds!... Tiens, tu n'es qu'un petit poseur, un gamin!

MADAME ALOY, *doucement.*

Guillaume...

JAMES.

Vous êtes, ce soir, d'une nervosité!... Je ne vous reconnais pas.

GUILLAUME.

Je ne suis pas nerveux, je suis... indigné... Et à nous, à nous trois, ta mère, Irène et moi-même, quels personnages nous destines-tu dans ce dénouement? On nous a confié cette jeune fille, une orpheline. Il y va de notre honneur autant que du tien.

JAMES.

Vous savez parfaitement...

MADAME ALOY.

James, tu l'aimeras! L'amour n'était pas loin...

GUILLAUME.

D'ailleurs, trêve de raisonnements! On ne délibère pas d'une parole donnée.

JAMES.

Ah! mais je n'ai jamais...

GUILLAUME.

Il suffit!

JAMES.

Je n'ai jamais...

GUILLAUME.

Il suffit. James, j'ai prié Henriette d'attendre, dans son appartement, une communication importante. Es-tu prêt à faire la démarche que je t'ai dite?

JAMES.

Monsieur Bourgade, j'ai pour vous un profond respect, je sais...

GUILLAUME.

Il n'est pas question de cela. Veux-tu faire enfin cette démarche ?

JAMES.

Je vous demande instamment de...

GUILLAUME.

Je te demande, moi, un oui ou un non.

JAMES, *éclatant.*

Mais ne m'opprimez pas ainsi ! J'ai vingt-neuf ans. Permettez au moins que je...

GUILLAUME.

Oui ou non ?

JAMES.

Non !

MADAME ALOY.

James !

GUILLAUME.

Parfait ! Tu te démasques. Eh bien ! mon ami,

ton refus, je ne l'accepte pas. Non, je ne l'accepte pas!... Et je t'avertis que je vais, dans l'instant, sonner, faire appeler Henriette, la prendre par la main et la présenter à nos hôtes comme ta fiancée. Te voici prévenu. Rien de plus facile que de t'enfuir! La honte sera pour toi.

(Il se dirige vers la sonnette.)

JAMES.

Un mot! Je ne me sauverai pas. Je demeurerai. Mais si vous aimez Henriette autant que vous le dites, ne commettez pas cet abus de pouvoir.

GUILLAUME.

Parce que?

JAMES.

Parce que, moi aussi, je suis un homme et qu'à peine votre annonce faite, devant tous, je vous en donnerai le démenti.

GUILLAUME, *qui fait un pas vers lui.*

Petit malheureux, qu'est-ce que tu oses...

MADAME ALOY, *s'interposant.*

Guillaume!... On peut venir... Guillaume, je vous en prie!

GUILLAUME, *qui se jette dans un fauteuil, fait à mi voix :*

Tonnerre!

(Un silence.)

MADAME ALOY, *qui pleure.*

James, tu es méchant!..

(Un silence.)

JAMES, *s'approchant de madame Aloy.*

Au revoir, maman... *(Il lui embrasse la main.)* Maman, ne pleurez pas!... *(Il s'approche de Guillaume, et après une seconde.)* Bonsoir, monsieur Bourgade.

GUILLAUME, *sans se retourner, sans bouger.*

Bonsoir.

(James est allé ouvrir la porte du billard. Mais la salle est vide. Il referme la porte et se dirige vers le vestibule.)

MADAME ALOY.

James, laisse conduire ton mécanicien!...

JAMES.

Je vous le promets.

(Un petit geste tendre. Il sort.)

SCÈNE X

MADAME ALOY, GUILLAUME.

MADAME ALOY.

Eh bien, Guillaume?

GUILLAUME, *tiré de sa rêverie.*

Hein?...

MADAME ALOY.

Cette fois, je désespère...

GUILLAUME.

Germaine, c'est à vous maintenant qu'il faut que je parle... oui, d'une chose importante.

MADAME ALOY.

Je vous écoute.

GUILLAUME.

Oh! non, pas ici... pas tout de suite!... Quand tout ce monde sera couché.

MADAME ALOY.

Bien, bien. Moi je veille si tard. Voulez-vous que je vous retrouve dans le boudoir d'Irène ?

GUILLAUME.

Ah! non!... Il faut qu'Irène ne sache rien.

MADAME ALOY, *surprise.*

Irène doit ignorer notre...

GUILLAUME.

Absolument!

MADAME ALOY.

Mais, Guillaume...

GUILLAUME.

C'est indispensable! Vous comprendrez.

MADAME ALOY.

Alors, chez moi?... (*A la réflexion*:) Impossible! Henriette...

GUILLAUME.

Oui, Henriette, qui dort à côté. Attendez, attendez... Mon cabinet, c'est un vrai voyage et tout sera éteint... Vous plaît-il de venir... mais d'ici une demi-heure... une grande demi-heure... dans le petit salon anglais?... Vous savez, là-haut...

MADAME ALOY.

La première pièce de vos appartements?

GUILLAUME.

Oui!

MADAME ALOY.

Comptez sur moi.

(*Tout en parlant, ils ont gagné le pied de l'escalier.*)

GUILLAUME.

Irène ne pourra pas nous entendre et sa femme de chambre sera partie... C'est parfait. Il est onze heures trois quarts... A minuit et demi, voulez-vous?

MADAME ALOY.

A minuit et demi.

GUILLAUME.

Minuit et demi. Je vous quitte; je vais par là sonner le couvre-feu.

(Il va vers le billard.)

MADAME ALOY, *qui a commencé de gravir l'escalier, s'arrêtant.*

Guillaume, tout ce mystère m'inquiète. Ce n'est pas grave?

(Mais Irène entre, qui vient du vestibule.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, IRÈNE.

IRÈNE, *de la porte.*

Enfin!

MADAME ALOY, *de l'escalier.*

Bonne nuit, Irène.

IRÈNE.

Madame, vous étiez là! Vous avez surpris le cri de l'hôtesse exténuée. Dix-neuf invités, c'est beaucoup, vraiment!... Enfin, ils sont montés, tous, tous!

GUILLAUME.

Ah! tant mieux!

IRÈNE.

Le cri de l'hôte! Figurez-vous qu'ils sont montés, en chantant des chœurs.

MADAME ALOY.

Nous sommes beaucoup moins gais, nous!

IRÈNE.

Ah!...

MADAME ALOY.

Guillaume vous dira. Bonsoir, mes amis.

(Elle sort par la porte de droite sur la galerie.

SCÈNE XII

IRÈNE, GUILLAUME.

IRÈNE.

Que s'est-il passé ?

GUILLAUME.

Une discussion avec James, assez violente.

IRÈNE.

Vraiment ? Je le quitte, James. Tenez, il part. *(On entend le passage d'une automobile, le bruit du moteur.* Il paraissait fort agité. Il ne m'a rien dit...

GUILLAUME.

Le mariage ne se fera pas. Ou il se fera... Dieu sait quand !... Mais, ce soir, je préférerais...

IRÈNE.

Oui, oui, je vois que vous êtes très fatigué... Demain, vous me raconterez tout cela... Montons! *(Elle a gravi une ou deux marches. Guillaume la suit. Elle tend la main.)* Voulez-vous que je vous tire?

GUILLAUME.

Non, mais je tiendrai avec bonheur la jolie main.

IRÈNE.

Jolie...

GUILLAUME.

Irène, vous êtes une femme admirable.

IRÈNE.

Et vous, un incorrigible flatteur!

GUILLAUME.

Admirable, imméritée. *(S'arrêtant sur une des dernières marches.)* C'est vrai que j'ai une grande fatigue, Irène...

IRÈNE.

Je me sens lasse également. Voilà, Guillaume, nous vieillissons...

(Et par la même porte que madame Aloy, ils disparaissent. Un valet de pied entre par la porte du billard, il tourne plusieurs commutateurs et éteint successivement les appliques et le lustre. Il sort par la porte du vestibule.)

SCÈNE XIII

FRANÇOISE, CARLOS.

(Ils surgissent du petit salon. Seule, par le grand vitrage, la nuit pâle éclaire le hall.)

FRANÇOISE, *qui paraît la première.*

Oh !

CARLOS, *qui après avoir éteint dans le petit salon, entre à son tour.*

Tiens, tiens !... Délicieux Malaville à cette heure-ci !

FRANÇOISE.

Tout le monde est couché ! Il doit être près de minuit !

CARLOS.

Il est minuit dix.

FRANÇOISE.

Carlos, c'est horrible !

CARLOS.

Je ne vois pas l'horreur...

FRANÇOISE.

Ils nous auront cherchés, cherchés...

CARLOS.

Mais non ! Ils nous auraient trouvés, trouvés. Nous ne nous cachions pas. Ils ne se sont même pas aperçus de notre absence.

FRANÇOISE.

Vous croyez ? Tant mieux !... Carlos, vous avez

chanté comme jamais ! Je me sens transportée... Ce sera un beau souvenir !

CARLOS.

Alors, je suis bien heureux.

FRANÇOISE.

Oh ! *la Carmagnole !...* Vous étiez superbe... Votre voix et votre figure !... C'est ma chanson à moi, *la Carmagnole*. Je suis socialiste, vous savez !

CARLOS.

Naturellement !

FRANÇOISE.

D'abord, j'espère que ça fera mourir ma belle-mère !

CARLOS.

C'est sûr !

FRANÇOISE.

L'autre jour, je lui ai dit : « Madame, vous ne devriez pas détester les ouvriers. Vous devriez les soutenir. Sans les ouvriers, papa n'aurait pas gagné des millions à faire du sucre et sans le sucre de papa, jamais vous n'auriez pensé à moi pour votre fils. » Elle a verdi.

CARLOS, *entreprenant.*

Est-elle gentille !

FRANÇOISE.

Ma belle-mère ?

CARLOS.

Vous, vous, vous !...

FRANÇOISE, *qui bat en retraite.*

Il est temps de monter...

CARLOS.

Oui, montons, montons... *(L'escalier.)* N'allez pas si vite !... Vous courez...

FRANÇOISE.

Il est tard !... Bonsoir, Carlos... Encore merci.

CARLOS, *qui grimpe à sa poursuite.*

Oh ! non... Donnez-moi quelques secondes !... Non, non, ne me laissez pas tout seul dans l'obscurité... Restez un peu... Ne soyez pas infâme !...

FRANÇOISE.

C'est que j'ai peur, Carlos...

CARLOS, *qui l'a rejointe.*

Peur ? Mais je suis là !

FRANÇOISE.

Oh ! Je sais bien...

(Ils sont sur la galerie. Ils s'accoudent à la balustrade.)

CARLOS.

Regardez ce hall obscur et vide. Sentez-vous

le mystère?... C'est tout drôle... C'est peut-être la vie des choses qui va commencer...

FRANÇOISE.

Peut-être... Carlos, vous me charmez, mais il faut que je m'en aille.

CARLOS.

Bien, bien, on s'en va.

FRANÇOISE, *lui indiquant la porte de droite.*

Mais vous, par votre corridor, chacal!

CARLOS.

Pour rien au monde!

FRANÇOISE.

Carlos, vous n'y pensez pas!

CARLOS.

J'y pense beaucoup au contraire! J'y pense tant

que ça m'empêche de travailler. Petite madame, ravissante, je vous adjure... C'est si mal de désespérer un artiste.

FRANÇOISE.

Carlos, vous me demandez l'impossible. Je ne peux pas, je ne peux pas!... Et puis les couloirs craquent dans cette maison...

CARLOS, *passionnément.*

Non, ils ne craquent pas ! Je vous adore !

FRANÇOISE, *l'écartant.*

Carlos, écoutez-moi. J'exige que vous m'écoutiez. Si par hasard je commettais cette folie, je n'aurais qu'une raison, une seule...

CARLOS.

Elle me suffit !

FRANÇOISE.

Ces gens sont trop ennuyeux, trop respectables, trop austères...

CARLOS.

Oui, trop, trop ! Beaucoup trop.

FRANÇOISE.

Sous leur toit, c'est d'un drôle !

CARLOS.

Oui, si drôle, si drôle... Ma petite beauté...

(Il l'a prise dans ses bras.)

FRANÇOISE, *qui se dégage brusquement.*

On a bougé !

CARLOS, *bas.*

Mais non !

FRANÇOISE, *bas.*

J'ai entendu. Allez-vous-en !

CARLOS, *de même.*

Jamais ! Je ne vous quitte plus !

FRANÇOISE, *de même.*

Pas de bruit, alors !... *(Sur la pointe des pieds, ils font un pas vers la porte de gauche. Françoise qui marche la première s'arrête.)* J'en étais sûre ! Vous avez des souliers qui crient.

CARLOS, *de même.*

Ils crient ? *(Il se baisse et enlève ses escarpins. Les tenant à bout de bras.)* Ils ne crieront plus.

(Le couple a repris sa marche silencieuse. Il disparaît.)

SCÈNE XIV

JAMES, *puis* IRÈNE.

(Avec des prudences infinies, quelqu'un a fait tourner le bouton de la porte du vestibule. Lorsque Françoise et Carlos ont disparu, cette porte s'ouvre sans bruit et James entre. Aussi doucement, il referme la porte et après une inspection du hall, il se débarrasse de son manteau, de sa casquette, de ses gants. Puis il s'assied. Presque aussitôt, d'ailleurs, il se relève et transporte ses affaires à un autre endroit. Il s'assied et se lève encore. Il croit entendre que l'on vient et bat vivement en retraite. Mais personne ne paraît. Quelques secondes d'attente fiévreuse et par la porte de droite sur la galerie, Irène entre.)

IRÈNE, *penchée sur le hall et à demi-voix.*

James! *(James s'était dissimulé. A cet appel, il se montre. Irène le voit, et, en silence, elle descend vers lui. Elle est vêtue d'une robe de chambre. Elle est harmonieuse et somptueuse, imprécise. Parfois, elle s'arrête sur une marche et sa longue*

forme s'élève dans la nuit bleue. Toute proche de James, elle dit, enfin, parlant bas :) Cinq minutes... James, je reste cinq minutes... Vous menaciez de passer la nuit à m'attendre et vous êtes un fou... Je suis venue... Votre air d'égarement m'a remuée... Mais je ne vis plus ! *(Une pause.)* Eh bien, James !... *(Une pause-surprise.)* James !...

JAMES.

Pardon...

IRÈNE.

Vous me faites peur !...

JAMES.

Je vous demande pardon... Je m'étais préparé à rester là pendant des heures... à guetter vainement... Alors, cette porte qui s'est ouverte tout de suite... Irène, pensez, pensez, il y a si longtemps... Depuis que je suis parti !

IRÈNE.

James, faites l'effort de reprendre un peu de calme.

JAMES.

Irène, je suis calme.

IRÈNE.

Et moi, je suis tremblante... C'est la vérité.

JAMES.

Pourquoi ? Il n'y a aucun danger. Toute la maison est endormie... Préférez-vous que nous allions dans un des salons ?

IRÈNE.

Oh ! non, James ! Encore une fois, je vous donne quelques minutes et vous partirez.

JAMES.

Au moins, en ces minutes comptées, que j'aie votre attention ! Je vous vois aux aguets, frémissante...

IRÈNE.

Oui, tout cela me... Pour rentrer dans la maison, quel moyen avez-vous pu imaginer ?

JAMES.

Je n'ai rien imaginé. Je suis sorti et j'ai donné l'ordre à mon mécanicien de conduire la voiture jusqu'à la route du bas. Nous avons la clé de la grille... Et je suis revenu aussitôt. Le vestibule était désert... Je me suis glissé dans la salle à manger...

IRÈNE.

Ah !...

JAMES.

Je vous jure qu'il n'y a aucun danger. Aucun!

IRÈNE.

Ce que nous commettons en ce moment, je l'exècre. Toujours je me suis défendu la plus innocente supercherie. Et celle-ci n'est pas innocente.

JAMES.

Irène, vous savez que votre maison va m'être interdite ?

IRÈNE.

Pourquoi ?

JAMES.

C'est imminent. Monsieur Bourgade, ce soir, ne m'a pas tendu la main.

IRÈNE.

Guillaume est très attristé, mécontent aussi, mais je suis sûre...

JAMES.

Mécontent !... J'ai cru qu'il me prendrait au collet !

IRÈNE.

Oh !...

JAMES.

C'est ainsi. Enfin, j'ai pu me contenir...

IRÈNE.

Mon mari est très autoritaire. Et, en effet,

votre opposition l'affecte étrangement. Peut-être a-t-il passé la mesure. Mais avouez que sa colère, au fond, lui fait honneur... Si, si, vous en conviendrez bientôt ! Car vous ne persisterez pas à décevoir Henriette...

JAMES, *violent.*

Ah ! non !... Pas vous !...

IRÈNE, *effrayée.*

Chut !... *(D'un ton de reproche.)* James !

JAMES.

Pardonnez-moi. Mais vous, vous qui avez tout vu, comment pouvez-vous ?... Je ne me reconnais qu'un tort. Un seul ! Le mois dernier, en débarquant, je devais signifier mon intention formelle de rompre ce mariage. Oui, je devais, puisque je rapportais le même désarroi. J'ai craint une fureur de monsieur Bourgade, et que Malaville ne me fût fermé. Alors j'ai essayé d'obtenir un délai de plus... Là, j'ai été lâche... Lâche et dégoûtant !... Ah ! oui, mais depuis des mois, je

traînais d'escale en escale, cette lutte féroce, inutile... J'étais arrivé à la limite. J'en crevais... Oui, j'en crevais... J'ai voulu vous revoir, coûte que coûte! Tout de même, on ne peut pas se laisser mourir...

IRÈNE.

Que vous me peinez!...

JAMES.

Non, vous n'avez aucune pitié! Depuis notre réunion vous m'évitez avec une rigueur...

IRÈNE.

Oui, James.

JAMES.

En quinze jours, pas une minute à nous seuls!

IRÈNE.

C'est vrai.

JAMES.

Et votre lettre que j'ai reçue à Paris!... A

peine si je pouvais l'ouvrir... Et ce n'était qu'un mot très sec, pour me prier instamment de ne pas loger au château.

IRÈNE.

Oui, James, oui, de ma tendre affection, ne doutez pas, mais je veux vous garder désormais de toutes les occasions de trouble. J'y suis résolue. D'ailleurs, cette histoire me déconcerte tellement... Elle est si invraisemblable!... Moi que vous avez toujours connue...

JAMES.

Et qu'importe!

IRÈNE.

Et j'ai dix ans de plus que vous! Enfin, neuf ans...

JAMES.

Oh! Irène, pourquoi ces futilités? Devant du chagrin, du vrai!

IRÈNE.

Mais cette question me harcèle. Vous, jeune, séduisant, recherché, vous être jeté vers moi! Mais comment, comment?... Et pourquoi?...

JAMES.

Est-ce que je sais! Irène, je suis malheureux et je ne sais rien!... Si! je sais une chose... Je sais le jour exact... oh! la seconde... c'est vrai: la seconde où j'ai pris conscience!... C'était à un bal chez les Bazire...

IRÈNE.

Chez les Bazire?

JAMES.

Chez les Philippe. Au mois de mars, il y a un an et demi. Henriette y était... Tout... je me rappelle tout... Je me rappelle que j'allais partir... j'avais une autre soirée... Déjà je me faufilais, quant au bras de Gérard de Luce, dans une éclaircie, vous êtes entrée... Vous n'êtes pas

entrée... Vous étiez grande, grande... vous avez... surgi... comme une Victoire!...

IRÈNE, *riant, furieuse.*

James!

JAMES.

Je me suis dit : « Mais qu'elle est belle, Irène! C'est la plus belle!... »

IRÈNE, *très gênée.*

C'est absurde!

JAMES.

Et une exaltation ignorée m'a pris... Pour la première fois, j'ai eu cette pensée : « Mon existence est charmante, je suis un homme très heureux! » Réflexion qui se paie!... Là-dessus, on a tout éteint, pour une des figures du cotillon...

IRÈNE.

Eteint?... C'est le cotillon des accessoires lumineux? Je me souviens.

JAMES.

Oui, celui-là... Il y a eu un tour de valse, dans cette nuit toute drôle... Mon regard demeurait sur vous. Ah! que vos épaules étaient blanches, Irène! Et vos cheveux blonds étaient plus ardents que toutes les petites lueurs...

IRÈNE.

C'est beau, Jimmy, mais...

JAMES.

C'était beau. Je ne songeais plus à partir... Je me suis assis près de vous, et je me souviens de votre phrase gracieuse sur ma galanterie, sur mon attention envers une amie si intime... Puis... c'était pour dégager une broderie de votre robe... familièrement vous vous êtes appuyée à mon bras... Vous étiez penchée un peu... J'ai vu les lourds cheveux, j'ai eu tout, tout le parfum... Votre main pesait... J'ai reçu par la poitrine comme une volée de cailloux... Eh bien! la voilà, tenez, la seconde!...

IRÈNE.

Vous êtes un grand garçon impressionnable...

JAMES.

Depuis ma vie est mangée, brûlée... Ah! quelle saleté, cette chose-là!... Ma pauvre Irène, que j'ai dû vous ennuyer!...

IRÈNE.

Jamais. Je vous ai plaint. Je suis votre amie.

JAMES.

Oui, et patiente, compatissante, sensible...

(Une pause.)

IRÈNE.

Jimmy, à présent, séparons-nous.

JAMES.

Oui. Séparons-nous.

IRÈNE.

A demain, Jimmy.

JAMES.

Non!... Pas à demain.

IRÈNE.

Demain, vous ne viendrez pas ?

JAMES.

Ni demain, ni les jours qui suivront.

IRÈNE.

Pourquoi ?

JAMES.

Irène, je m'en veux cruellement! J'ai fait le cabotin! Je le vois... J'ai eu ce grand geste de m'en aller et je suis revenu trop tôt, bien trop tôt... A l'instant même, il faut que je reparte.

IRÈNE.

Repartir!... Oh! c'est impossible!

JAMES.

C'est urgent et c'est absolument nécessaire.

IRÈNE.

Mais réfléchissez...

JAMES.

C'est tout réfléchi! Quelle autre issue? Il n'est que l'absence, l'impitoyable absence! Cette fois, j'en aurai le courage. Et c'est du courage!

IRÈNE.

Vous ne pouvez pas...

JAMES.

Plus de croisière, par exemple! La cabine et ses panneaux d'acajou, non! J'ai assez ri!

IRÈNE

James, vous m'écouterez toutefois!

JAMES.

Soyez bonne! Epargnez-moi cette discussion, ce tourment. Je sais... Je sais si bien! Mais l'homme que voici n'est plus en mon pouvoir.

IRÈNE.

Un mot seulement!

JAMES.

Vous m'objecterez ma mère ou Henriette, et...

IRÈNE.

Non, James! Je ne vous parlerai que de moi-même... James, je peux concevoir l'amertume, le désespoir de n'avoir pas su gagner le cœur d'une femme... Oui, très bien!... Mais vous n'avez pas échoué, vous! Ce n'est pas une défaite. C'est une erreur...

JAMES, *non sans humeur.*

Oh ! Irène.

IRÈNE.

Ne détournez pas la tête... Jimmy, regardez-moi, connaissez-moi ! Vous m'avez demandé l'amour et l'amour, je ne pouvais pas vous le donner. Jimmy, je n'ai pas d'amour en moi...

JAMES.

Qu'en savez-vous ?

IRÈNE.

L'amour, mais je ne l'imagine même pas !... Non, ses angoisses, son émotion, c'est pour moi le grand mystère...

JAMES.

Parce que...

IRÈNE.

Et s'il faut tout dire, je ne regrette rien. Je

n'aime pas l'amour. J'en ai la frayeur instinctive... oui, et le dégoût!... Ah! je me fais une étrange violence pour m'avouer ainsi, devant vous. C'est très dur... Malgré tout, ma coquetterie de femme s'insurge et pleure... Tant pis!... Ce serait si bon de vous consoler un peu.

JAMES.

Irène, vous n'avez jamais aimé votre mari?

IRÈNE.

D'amour?... non. Je l'aime autrement. Il a mon admiration et mon infinie gratitude. Sa confiance est si belle, qu'elle me garderait, s'il en était besoin... C'est un être très noble que Guillaume, très pur, très haut. Je lui ai dévoué ma vie.

JAMES.

Ah!...

IRÈNE.

James, mais je vous admire aussi! Oui!...

Vous êtes si différent de nous. Vous mettez sur toutes les choses, une grande couleur tragique et magnifique, que je ne leur ai jamais vue. Moi, je n'ai pas votre poésie... Oh! non... Je suis pauvre, James. Je suis une pauvre femme du monde, asservie à toutes les petitesses de son état... Je suis... Irène Bourgade. Et votre passion pour moi, vraiment, est un peu... oui, un peu ridicule. Ne commencez-vous pas à l'apercevoir?

JAMES, *qui se lève.*

Adieu, Irène.

IRÈNE.

Non, James, il faut rester!... Ce serait stupide... Ce serait mal!...

JAMES.

Adieu. Je partirai dès demain. J'en jure mon amour pour vous. Ainsi, toute résistance devient inutile.

IRÈNE.

Oh!... C'est mal!...

JAMES.

Ce que vous venez de faire est horrible ! Nous avons fait une chose horrible. Car je vous ai écoutée voracement.

IRÈNE.

James, j'ai voulu...

JAMES.

Nous avons tous les deux... déshonoré ma souffrance...

IRÈNE.

James...

JAMES.

Irène, une faveur ! C'est la première et je l'implore... Je la mendie ! Eloignez-vous sans ajouter une parole... Par charité !... Vous étiez si belle tout à l'heure sur les marches... Montez lentement, que j'emporte au moins la belle image ! Et

surtout, plus un mot! Plus un seul!... Vos mains... *(Ferveminent, il a baisé les mains, puis, les tenant encore, il dit, les yeux fermés et d'une voix d'évocation.* Mon Irène... Mon Irène... Allez maintenant. Sans une parole!...

(Irène se dirige lentement vers les marches. Parvenue au bas de l'escalier, elle s'arrête et se retourne.)

IRÈNE.

Jimmy...

JAMES, *douloureusement.*

Non!

IRÈNE.

Oui! Jimmy, moi aussi, je vous aime...

JAMES, *d'une voix étranglée.*

Quoi?

IRÈNE.

Jimmy, moi aussi, je vous aime.

JAMES.

Irène…

(Il fait un pas vers elle.)

IRÈNE.

Non, ne bougez pas ! Ne venez pas !… Ce serait fini… Je m'en irais…

JAMES.

Ce n'est pas vrai ?…

IRÈNE.

C'est vrai. Petit Jimmy tout pâle, petit Jimmy jeune et passionné et aveugle, aveugle, nous nous sommes aimés en même temps.

JAMES.

Et, tout à l'heure…

IRÈNE.

Oh ! oui, j'ai menti ! Je vous ai tant menti depuis deux ans ! Comment me serais-je défendue ?

Je n'ai que ça... Je suis une femme... Non! N'approchez pas!... Ou je me tais, je me sauve...

JAMES.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!... C'est vrai?... *(Avec reproche, avec amour.)* Irène... et j'ai eu si mal!... Oh!...

IRÈNE.

Pauvre petit! pauvre petit!...

JAMES.

Ce voyage féroce, interminable...

IRÈNE.

Votre voyage!... Ah! quelles heures violentes dans ma vie! Quel tumulte!... Des nuits entières je demeurais au balcon, fascinée. Je me tendais vers votre absence et vers votre silence... Et bientôt, d'un point de l'horizon, toujours le même, — ça c'était votre côté, — accourait un grand appel chuchotant, qui m'enveloppait, qui soufflait tout autour de moi. « Irène, il t'aime

encore... Irène, voici la dernière chance... Déjà la jeunesse a glissé de toi, tes yeux vont se flétrir, et les rides, les rides... Ne prendras-tu pas pitié de ta destinée?... »

JAMES.

C'est vous, vous qui parlez!

IRÈNE.

C'est drôle, n'est-ce pas? Elle est si drôle mon existence... Toujours, je l'ai vécue dans la crainte de moi-même, dans l'effroi et l'horreur de déchoir. Mon pauvre cœur exalté, j'ai été sa longue prison.

JAMES.

Mon amour, je vous aime...

(Il s'est approché.)

IRÈNE.

James, je suis très lasse... A demain.

JAMES.

Mon aimée...

IRÈNE.

A mon tour, je réclame une séparation muette... Non, rien!... C'est beau... Partez ainsi.

(Des deux mains James lui adresse un grand baiser et s'éloigne. Il a fait deux ou trois pas, il tourne la tête. Irène qui n'a pas bougé de place semble oppressée affreusement. D'un bond James est de nouveau à côté d'elle.)

JAMES.

Qu'y a-t-il?... ma chérie...

IRÈNE.

Vous n'avez pas vu... *(Comme enrouée de passion.)* Mais tu ne vois donc jamais!

(Contre la poitrine de James, elle s'est abattue.

JAMES.

Ma chérie, ma chérie...

IRÈNE, *sous le baiser de James.*

Oui, oui... Qu'est-ce que ça fait?... Il ne faut plus m'obéir puisque je t'aime... Qu'est-ce que ça fait!...

JAMES.

Tu es à moi? Tu es ma chose?

IRÈNE.

Oui... Mais donne...

(Et c'est un baiser encore.)

JAMES.

Viens!

(Le couple enlacé fait un pas vers la porte de gauche.)

IRÈNE, *ivre et murmurante.*

Oui... Qu'est-ce que ça fait!... Qu'est-ce que ça fait!...

ACTE DEUXIÈME

ACTE II

Un petit salon anglais. Acajou, chêne et laques. A gauche, cheminée entre deux portes. La première porte donne sur les appartements de Guillaume. La seconde porte sur les appartements d'Irène. Au fond, deux fenêtres, dont les doubles rideaux sont fermés. A droite, porte à deux battants donnant sur un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, FRIEDIGER.

(Au lever du rideau, la scène est vide. Obscurité complète. Après quelques secondes, entre Guillaume venant de droite et suivi de Friediger. Un instant, l'on aperçoit, faiblement éclairé, le petit vestibule. Guillaume tourne un commutateur. Le lustre s'allume. Il fait très clair.)

FRIEDIGER.

C'est dans ce salon que tu as donné rendez-vous à madame Aloy?

GUILLAUME, *lui faisant signe de se taire.*

Une minute!

(Il va jusqu'à la seconde porte de gauche qui est ouverte et il jette un coup d'œil dans la pièce voisine.)

FRIEDIGER.

Madame Bourgade ne peut pas nous entendre?

GUILLAUME.

Non, non, aucun danger. Elle dort, et sa chambre est tout au bout de l'appartement... *(Il a fermé la porte.)* Oui, c'est ici que Germaine doit venir. Toi, tu vas passer dans ma chambre... *(Il a ouvert la première porte de gauche.)* Tu allumeras.

FRIEDIGER.

Bien...

GUILLAUME, *le retenant.*

Tu comprends, je préfère te sentir là, à côté... Je serai plus tranquille... D'abord, madame Aloy peut vouloir te parler...

FRIEDIGER.

Cher Guillaume, dispose de moi entièrement.

GUILLAUME.

Et puis... on ne sait pas!... La malheureuse femme, pourvu qu'elle n'ait pas une défaillance, une syncope!

FRIEDIGER.

Elle? non! Mais non!... Elle est d'une autre trempe.

GUILLAUME.

Je le crois. Je crois que sa douceur n'exclut pas une grande force d'âme. *(Une pause.)* Ah! de toute ma vie, voici venir la plus odieuse minute! Et dire qu'elle me paraîtra confortable, auprès de celles qui suivront...

FRIEDIGER, *qui a vers lui un mouvement affectueux.*

Mon pauvre ami...

GUILLAUME, *qui a prêté l'oreille.*

C'est Germaine. Va-t'en.

SCÈNE II

MADAME ALOY, GUILLAUME.

(Friediger est sorti. On a frappé discrètement. Guillaume ouvre la porte de droite et introduit madame Aloy.)

GUILLAUME.

Entrez, Germaine.

MADAME ALOY.

Il n'est pas minuit et demi?... Je suis en avance?

GUILLAUME.

Pas du tout. C'est très bien.

MADAME ALOY, *souriant.*

J'étais un peu nerveuse... enfin, impatiente...

GUILLAUME.

Ma chère amie, asseyez-vous.

(Il l'installe dans un fauteuil.)

MADAME ALOY.

Irène est couchée ?

GUILLAUME.

Depuis un bon moment, j'imagine... Tout est fermé par là, éteint... Moi, je viens de la chambre de Friediger.

MADAME ALOY.

Et maintenant, expliquez-moi tout ce mystère ! Je suis joliment intriguée...

GUILLAUME.

Germaine, ne plaisantez pas.

MADAME ALOY.

Ah! j'en étais sûre! C'est grave, c'est une mauvaise nouvelle?

GUILLAUME.

C'est très sérieux.

MADAME ALOY.

Il s'agit encore de James?

GUILLAUME.

C'est très, très sérieux.

MADAME ALOY.

Mais quoi?... Dites!

GUILLAUME.

Ne me pressez pas trop. Je voudrais d'abord être sûr que... Germaine, serez-vous brave? Pouvez-vous répondre de votre courage?

MADAME ALOY.

Absolument! Vous me connaissez, Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, et je vous tiens pour un être de grande vaillance morale. Et pourtant, j'hésite.

MADAME ALOY.

C'est donc une chose... terrible ? *(Un bref silence.)* Guillaume, souvenez-vous, j'adorais mon frère. Eh bien, lorsqu'il a été tué en automobile, un gamin m'a appris l'horrible malheur, sans une parole de préparation. Et je n'ai pas faibli... Guillaume, quoi que vous ayez à m'apprendre, je vous jure de montrer aujourd'hui la même fermeté. Je vous le jure. Ainsi, ne me ménagez plus !

GUILLAUME.

Soit !... Germaine, vous m'avez tenu jusqu'à cette heure pour un honnête homme, n'est-ce pas ?

MADAME ALOY.

Vous êtes l'honnêteté et l'honneur en personne !

GUILLAUME.

Vous vous trompez. Je suis un coquin.

MADAME ALOY.

Guillaume!

GUILLAUME.

Je suis un coquin. Dans quelques jours, demain, si vous le jugez bon, un mandat d'arrêt sera décerné contre moi. Je me suis rendu coupable des plus graves abus de confiance.

MADAME ALOY.

Guillaume, qu'est-ce que vous me dites ?

GUILLAUME.

J'exécute votre volonté! Je vous livre en termes précis, le fait précis.

MADAME ALOY.

C'est impossible! C'est insensé...

GUILLAUME, *avec douceur.*

Dois-je poursuivre ces aveux ? Vraiment, vous sentez-vous la force de les supporter ?

MADAME ALOY, *âpre.*

Mais oui ! Vous le voyez bien. Parlez, parlez ! Au nom du ciel !...

GUILLAUME.

Alors écoutez et redoutez le pire. Voici la situation. En somme, je gère votre fortune, puisqu'elle est, comme la mienne, entièrement placée dans les Raffineries Aloy-Bourgade, et que j'administre cette Société en maître, sans aucun contrôle effectif.

MADAME ALOY.

Oui...

GUILLAUME.

Eh bien, j'ai mal administré. Je suis un administrateur malhonnête. Depuis des années, je spécule, et, abusivement, frauduleusement, je fais

participer les Raffineries à ces spéculations, dont le résultat désastreux ne peut plus être dissimulé.

MADAME ALOY.

Guillaume, Guillaume, ne me dites pas que mes enfants...

GUILLAUME.

La voici, la minute difficile. Soyez égale à votre parole. Germaine, avant deux mois, les actions des Raffineries seront tombées à rien.

MADAME ALOY.

Non, non!

GUILLAUME.

Elles vaudront, oui, moins que rien.

MADAME ALOY.

Ce n'est pas vrai! Vous n'avez pas ruiné mon fils et ma fille!

GUILLAUME.

Hélas! je vous ai ruinés tous trois. Nous sommes tous ruinés.

MADAME ALOY.

Non, ce n'est pas vrai! Je ne vous crois pas... Ces choses-là n'arrivent pas... Oh! mais, dites-moi que ce n'est pas tout à fait vrai!... Non, non, vous, mon ami, vous, qui tout à l'heure encore... Ça ne se peut pas! Vous n'êtes pas un misérable...

GUILLAUME.

Si fait, un misérable! Je n'avais pas le droit de ne pas réussir. Celui-là qui échoue dans une entreprise illicite est un misérable.

(Un temps.)

MADAME ALOY.

Par pitié, par charité, ne vous taisez pas!... Dites quelque chose... n'importe quoi!... Donnez-moi des détails... Epargnez-moi le silence!

GUILLAUME.

Germaine, il importe que je vous parle encore, et, Dieu merci, la suite sera moins atroce... Je me suis imposé la confession de ma forfaiture, parce que... parce que c'était bien le moins. Et, surtout, j'entendais vous préparer moi-même à l'horreur de cette nouvelle. Mais j'avais une autre raison de désirer notre entretien. A côté de l'affreuse certitude, je veux vous signaler une possibilité un peu consolante... Oui!... Disons deux mots de l'avenir... De votre avenir.

MADAME ALOY.

Il y aurait un espoir de... d'échapper... de...

GUILLAUME.

D'échapper à la débâcle des titres? Non. Le krach est inéluctable. C'est une question d'heures. Et puis, viendra la faillite. Les Raffineries seront vendues judiciairement. Impossible d'éviter cela.

MADAME ALOY, *tragiquement.*

Ha!...

GUILLAUME.

Mais, sans doute, existe-t-il pour vous, pour vos enfants et pour vous, un moyen de vous relever, petit à petit, de cette ruine dont je suis l'auteur.

MADAME ALOY.

Quel moyen?

GUILLAUME.

Je ne puis vous l'indiquer en une phrase. Quelques explications vont être nécessaires...

MADAME ALOY.

Eh bien, je les écoute!

GUILLAUME.

Ah! je vous admire, plus que je ne puis l'exprimer!

MADAME ALOY.

Non, non... Allez!

GUILLAUME.

Je serai très bref. Il y a cinq ans, j'ai jugé l'heure venue de mettre à exécution un important projet. Sa réussite, ç'eût été la valeur des Raffineries, vos revenus, les miens doublés, triplés peut-être... Il s'agissait d'unifier, en France et dans tout le centre de l'Europe, le cours de l'huile. Vous saisissez, Germaine?

MADAME ALOY.

Je crois... D'ailleurs, j'étais un peu au courant de cette affaire... Vous voulez dire que, partout, l'huile aurait été vendue à un prix fixé?

GUILLAUME.

Exactement! Le succès de l'entreprise ne dépendait, en somme, que de la constitution du cartel des producteurs et des raffineurs d'huile. On nomme cartel l'association de tous les industriels d'une même branche.

MADAME ALOY.

Je sais!

GUILLAUME.

Or, il semblait dérisoirement facile de grouper ceux-ci, dont chacun s'enrichissait, le projet aboutissant! Eh bien! pas du tout!... La bêtise et la lâcheté de ces hommes auront eu raison de la raison! Depuis cinq ans, deux fois par an, le cartel — ce cartel! — est, pour ainsi dire, formé... Oui, je le tiens, quand immanquablement, à la minute des signatures, une difficulté misérable surgit, qui remet tout en question. Moi, dès le début des pourparlers, tant pour hâter l'événement, en poussant le cours, que pour profiter du lendemain, j'avais commencé d'acquérir de l'huile et bientôt tous les stocks d'huile qui étaient offerts. Seulement, dans cette voie-là, plus moyen de faire halte! L'accaparement condamne son homme à marcher ou à sauter. S'il ne veut pas qu'en une séance de Bourse l'œuvre de hausse s'abîme, force est à l'accapareur d'acheter tout, mais tout ce qui se présente. Aussi, depuis cinq ans, j'achète, j'achète, j'achète... J'ai toutes les huiles de Liverpool, de Rotterdam, de Paris, j'ai plus de cent mille tonnes!... Tous ces achats, je ne pouvais les faire que pour mon propre compte.

car les statuts de la Société Aloy-Bourgade lui interdisent semblables opérations. Mais, rapidement, mes disponibilités s'engloutirent. Alors, me donnant cette excuse que ma perte vous perdrait, tout d'abord, j'ai emprunté aux Raffineries des sommes considérables. Ce jour-là, je suis entré dans l'irrégularité. Je n'y suis pas demeuré longtemps. Vite, j'ai glissé à la malhonnêteté, au délit, au crime... C'est une chose étrange... je me croyais le sentiment de l'honneur, je crois encore que je l'ai eu, jusque-là des scrupules me tourmentaient, qui laissent la plupart des hommes bien tranquilles et dans cette âpre poursuite, il n'est rien que je n'aie commis!... J'ai confectionné des bilans fictifs... Moi, moi!... Le plus amer, c'est que, jusqu'au bout... oui, il y a un mois encore, un peu de bonne volonté du destin m'eût donné la partie!... Pas de chance!... A présent, c'est fini... Voici quelques jours, alors que je me croyais sauf, tout au moins, jusqu'à l'automne, mon agent me signalait que trois bateaux portant dix mille tonnes d'huile faisaient route vers Marseille... Pour qu'il ne fût pas jeté sur le marché, j'ai pris ce chargement, enfin, j'ai dit que je l'achetais, — il le fallait bien! — et j'ai cherché les fonds

nécessaires. Mais, évidemment, des rumeurs circulent, les maisons sont informées : il m'a été impossible de rien obtenir. Alors, c'est fini... Mercredi prochain, les bateaux toucheront le port, et jeudi, par un télégramme, la Bourse du Commerce apprendra que Guillaume Bourgade n'a pu prendre livraison, que l'accapareur est vidé. Aussitôt se produira une effrayante dégringolade des cours. Il y aura panique et scandale. Notre Conseil d'Administration se réunira d'urgence, examinera ma gestion et sera contraint de prévenir le Parquet. Et puis, c'est l'instruction ouverte, l'arrestation... et cætera... Enfin, c'est fini, fini...

(Il tombe dans une rêverie. — Un silence.)

MADAME ALOY, *d'une voix glacée.*

Et quel est, pour mon fils et pour ma fille, le moyen...

GUILLAUME.

Oui, oui, pardon!... La violence de ces souvenirs m'a entraîné. Et aussi, je tenais à vous

montrer l'enchaînement de mes actes... Je vous demande pardon!. Maintenant, il ne sera plus question de moi. Moi, j'appartiens aux faits divers, aux Tribunaux, je n'existe plus. La Société Aloy-Bourgade ne vaut pas mieux... Et pourtant, Germaine, vous ne devez pas vous désintéresser de cette autre épave. Ecoutez! D'ici quelques mois, les Raffineries seront vendues aux enchères, et l'industrie venant de recevoir un coup de massue, elles se vendront très mal. Deux millions et demi tout au plus. Eh bien, je déclare qu'à ce prix, l'acquéreur de nos établissements et de leur outillage fera un coup de fortune. Germaine, voici votre salut : les Raffineries reprises par la famille Aloy.

MADAME ALOY.

Je ne comprends pas... Avec quel argent? Tout ce que nous possédons va disparaître.

GUILLAUME.

Et les quatre millions d'Henriette?... Il faut que James épouse Henriette. Il le faut!... Je suis

convaincu, du reste, que votre fils ne s'enfermera pas davantage dans son refus. Il vous chérit, et mes fautes lui créent un devoir nouveau et trop grave, sacré... Quant à l'amour éperdu de cette petite, votre malheur ne peut que l'exalter... Ah ! j'aurais tant voulu que les fiançailles fussent chose établie avant... avant tout ce fracas !... C'est pourquoi, ce soir, j'ai pressé James si rudement... Car je ne pensais en la circonstance qu'à vous autres, bien entendu !... Encore un coup, moi, rien ne peut me sauver. Trop tard !... Et d'ailleurs il n'en est plus question. Eh bien ! Germaine, que vous semble-t-il de mon plan ?... Vous le suivrez, vous l'imposerez ?... N'est-ce pas ?

MADAME ALOY.

J'ai pris bonne note de vos paroles, de vos avis et je discuterai toutes choses avec mes enfants.

GUILLAUME.

Je vous supplie d'être plus affirmative. Si accablants que soient mes torts, accordez-moi de sentir que vous ferez prévaloir ce parti, le meilleur, le seul !

MADAME ALOY.

Je vous répète que je causerai avec mes enfants de nos affaires.

GUILLAUME.

Vous avez raison. Excusez-moi.

MADAME ALOY.

C'est tout ?

GUILLAUME.

C'est tout. *(Madame Aloy s'est levée, a fait un pas vers la porte.)* Germaine !... Ne me quittez pas ainsi !... Je suis un grand coupable, mais pas d'intention. J'aurais été si heureux, si fier de vous enrichir tous ! C'était mon but... Pouvez-vous me croire encore ?

MADAME ALOY.

Je vous crois.

GUILLAUME.

Eh bien, cela, qui n'est pas une excuse, peut

me valoir, cependant, votre miséricordieuse indulgence. Ah ! considérez les heures qui avancent sur moi !... Mon amie, donnez-moi la main.

MADAME ALOY.

Non, Guillaume, je ne peux pas vous donner la main.

GUILLAUME, *douloureusement.*

Oh !

MADAME ALOY.

Non, car je ne me sens pour vous aucune indulgence... Voyez-vous, Guillaume, il y a des choses qui sont très mal et puis, il y a des choses qui sont pires, qui sont... qui ne sont pas bien. Oh ! c'est pauvrement dit, mais vous devez me comprendre, vous qui donniez de si belles leçons. Ce n'est pas bien d'avoir risqué *leur* argent, perdu *leur* argent... Et j'ai attentivement écouté votre récit. Vous les avez ruinés par vanité et par obstination... C'est très laid !... Pourtant, si j'étais la seule à pâtir, ah ! je vous assure que mon attitude serait différente. Je suis une vieille femme... Mais eux, mes pauvres petits, qui

commencent l'existence... ce grand garçon que nous avons élevé ensemble et à qui vous n'avez même pas appris le métier des affaires... Et ma fille... ma pauvre petite Louise, elle est jeune, et jolie, elle aime la vie et elle a des enfants, et son mari ne possède pas la moindre fortune... Mais votre orgueil ne s'est pas inquiété de ces détails !... Il y a aussi votre femme. Que va-t-elle devenir, Irène ?... Oh !... Non, Guillaume, je ne vous donne pas la main.

(Guillaume fait un geste navré, puis il ouvre la porte à madame Aloy qu'il salue profondément. Elle incline à peine la tête et sort.)

SCÈNE III

GUILLAUME, FRIEDIGER.

GUILLAUME *traverse le salon, ouvre la porte par laquelle est sorti Friediger et appelle :*

Etienne !

(Puis il se laisse tomber sur un fauteuil. — Entre Friediger.)

FRIEDIGER.

Eh bien!... Madame Aloy s'engage à ne pas porter plainte ?

GUILLAUME.

Ecoute, Etienne... je vais me tuer.

FRIEDIGER, *qui sursaute.*

Qu'est-ce que tu racontes ?

GUILLAUME.

Que je me tuerai cette nuit, tout à l'heure.

FRIEDIGER.

Guillaume, tu es fou !

GUILLAUME.

Non, je ne suis pas fou.

FRIEDIGER.

Si ! A lier !... Parce que tu viens de passer une demi-heure... tragique, tu...

GUILLAUME.

Oh ! ma résolution était prise bien avant notre entrevue.

FRIEDIGER.

Assez, Guillaume!... Assez!... Tu me fais du mal... C'est vrai, du mal! Depuis trois semaines, depuis que tu m'as révélé l'état de tes affaires, je ne tiens plus debout... j'en ai la fièvre!... Et à présent... non, vraiment, tu... tu me casses...

GUILLAUME.

Oui, tu m'aimes bien. Tu es un cher garçon... Seulement, mon vieux camarade, pas de faiblesse! J'ai besoin de toi encore.

FRIEDIGER, *véhément.*

Et tu crois que je te laisserai commettre ce crime?

GUILLAUME.

Etienne, ne jetons pas les paroles! Tu ne gagneras rien sur moi. Tu sais l'homme que je suis.

FRIEDIGER.

Tu me permettras...

GUILLAUME.

Et j'ai des choses à te dire, tellement graves. Tellement!

FRIEDIGER.

Je te demande ceci : pourquoi veux-tu mourir?

GUILLAUME, *nerveux.*

Mon ami, le moyen de vivre? Ce qui m'attend, tu ne l'ignores pas.

FRIEDIGER.

Veux-tu me prêter cinq minutes d'attention?

GUILLAUME.

Non!

FRIEDIGER.

Je t'en conjure!

GUILLAUME.

Non, non, non!... C'est moi qui ai droit à de l'attention. C'est moi qu'il faut que l'on ménage! Je n'écouterai pas un mot!

FRIEDIGER, *violemment.*

Eh bien! c'est ce qui te trompe, nom de Dieu! Tu m'écouteras!

GUILLAUME.

Tu perds la tête?

FRIEDIGER.

Inutile de prendre ton grand air! Je te défie de m'en imposer! Si tu souhaitais du silence ou de l'encouragement, il fallait t'adresser à un autre.

GUILLAUME, *crispé.*

Mon Dieu, mon Dieu!...

FRIEDIGER.

Mon Guillaume, tu oublies... Tu oublies que nous sommes des amis de... je ne me rappelle

plus, moi!... de quarante ans. Ça remonte au collège... Et tu es mon bienfaiteur, je te dois tout, absolument tout...

GUILLAUME.

Oh!...

FRIEDIGER.

Enfin, tu m'es plus cher qu'un frère tendrement aimé, et tu veux que...

GUILLAUME.

Bien, bien! Je me résigne. Parle. Dévide tout ce que je sais si bien. Puis-je le dire à ta place?... Seulement, abrégeons, Etienne, abrégeons. Il ne faut pas trop réclamer de mes nerfs.

FRIEDIGER.

Oui, mais calme-toi. A quoi sert de nous colleter ainsi?... Discutons posément. Hier matin, j'ai vu le ministre...

GUILLAUME.

Tu m'as raconté votre entretien par deux fois!

FRIEDIGER.

Je te l'ai raconté très mal...

GUILLAUME.

Pfff !

FRIEDIGER.

Très mal. Je me le reproche amèrement! Je croyais que nous reviendrions là-dessus... Je ne t'ai pas dit à quel point Aubrun s'était montré catégorique.

GUILLAUME.

Mais si! Et qu'importe!

FRIEDIGER.

Guillaume, c'est capital! Il y a trois jours, à ma première visite, il avait été plus que réservé, — extrêmement froid...

GUILLAUME.

Oui! connu!

FRIEDIGER.

Laisse-moi parler!... Hier, l'accueil fut tout autre. Aubrun avait pris des informations, il savait que des vingt-huit mille actions des Raffineries, quatre mille et quatre mille seulement, se promènent dans le public...

GUILLAUME.

Connu! connu!...

FRIEDIGER.

Oh! ne me coupe pas la parole sans cesse! Tu ne me feras pas taire!... Eh bien, après des phrases à ton sujet, de regret, de surprise, le ministre m'a déclaré ceci, textuellement : « Nous ne désirons en aucune manière un éclat, qui atteindrait, en même temps que votre ami, d'autres personnalités considérables. Si donc, la famille Aloy, principale intéressée et victime, garde le silence, nous... négligerons les petites plaintes. Et alors, que Bourgade disparaisse au plus vite, et il ne sera pas sérieusement recherché. » Sur le seuil de son cabinet, il a ajouté à mi-voix : « Par exemple, ne nous rendez pas

l'inertie impossible. Recommandez à Bourgade de s'en aller très loin et de se terrer. »

GUILLAUME.

Ce qui signifie?

FRIEDIGER.

Qu'il faut que tu te caches soigneusement.

GUILLAUME.

Pendant cinq ans, sous un faux état civil, dans quelque ville secondaire de la République Argentine?...

FRIEDIGER.

Eh bien... oui.

GUILLAUME.

Eh bien, non!

FRIEDIGER.

Enfin cela vaut mieux que la prison!

GUILLAUME.

Peut-être. Moi, je préfère la mort.

FRIEDIGER.

Mais quel est ce vertige? Au moins donne-moi un motif!

GUILLAUME.

En voilà assez! Laisse-moi tranquille!... Un motif, un motif!... Je ne peux pas prendre un paquebot sous un nom d'emprunt. Je ne saurais pas! Le voilà le motif!

FRIEDIGER.

Absurde... C'est absurde!

GUILLAUME.

Ah! je dois te paraître comique! J'en ai fait bien d'autres...

FRIEDIGER.

Je ne voulais pas...

GUILLAUME.

J'ai trompé la confiance de mes intimes, j'ai truqué les comptes de ma Société, j'ai détourné le fonds de roulement... enfin, je suis capable de tout, — la preuve ! — sauf... sauf de suivre le conseil de ton ministre. Impossible ! Perds tout espoir.

FRIEDIGER.

Misère de misère !

GUILLAUME.

Mon bon ami, je te le répète, je ne saurais pas. Je suis peut-être un très vilain monsieur, mais tout de même, malgré tout, je suis... un monsieur.

FRIEDIGER.

Tu te grises de mots... tu me terrifies...

GUILLAUME.

Tu me comprends à merveille. Et puisque tu exiges les plus grandes lumières, sache enfin que je ne veux pas échapper ma punition. Vois-tu,

je n'ai aucune hypocrisie : mon allure, mon intransigeance ne furent jamais affectées, non, même pas au cœur des pires tripotages! C'est drôle, c'est subtil... C'est ainsi. Je n'ai cessé de croire à mes belles théories. De tout moi-même j'y crois! Et depuis cinq années, je considère avec un dégoût grandissant, ce Guillaume Bourgade, seconde manière... C'est un malhonnête homme maladroit. *(Une pause.)* Etienne, Etienne, ah! que je regrette... que je regrette mon honneur!... C'est un regret que les mots ne peuvent pas dire... Ah! oui, je vais me terrer et pour longtemps!

FRIEDIGER.

Et ceux que tu laisseras?... Ta femme? Pour elle, tu n'as pas la plus petite pensée!

GUILLAUME.

Nigaud!

FRIEDIGER.

Enfin...

GUILLAUME.

Nigaud!... Irène... Irène, c'est le nom lui-

même de mon remords... Mauvais argument que tu as heurté là ! Pauvre noble Irène, parmi tant d'implacables raisons de finir, elle m'apparaît comme la raison.

FRIEDIGER.

Parce que ?

GUILLAUME.

Parce que, vivant, je la déshonore. Absolument ! J'éloigne cette grande compassion respectueuse dont elle sera entourée dès demain.

FRIEDIGER.

Oh !...

GUILLAUME.

Et puis... il y a autre chose... J'ai réfléchi... Irène est jeune encore, elle est belle, elle est admirée... Qui sait?... Peut-être n'aurai-je pas saccagé toute sa vie... Peut-être... peut-être qu'après moi...

FRIEDIGER.

Tu divagues ! Mais...

GUILLAUME.

Mon petit Etienne, ne me tourmente pas davantage! A quoi bon? Puisqu'il faut et que tu sais qu'il faut!... *(Une protestation de Friediger.)* Tiens, à mon tour, une question! Tu es un honnête homme, toi, un solide, un vrai. Eh bien, admettons que mon aventure soit la tienne, que ton existence qui s'en va si droit, je ne sais quelle aberration l'ait fait tout à coup tituber. A l'heure où me voici, quelle conduite tiendrais-tu?

FRIEDIGER.

Ah! Je te jure...

GUILLAUME.

Attends! Tu détalerais comme un pickpocket devant la police?...

FRIEDIGER.

Mais...

GUILLAUME.

Attends donc! Tu t'en irais dans quelque banlieue américaine, être l'étranger suspect? Et

puis, à la prescription, tu reparaîtrais, effaré, tout petit, pour renifler ton passé et remâcher ta honte ?... C'est cela que tu choisirais ? hein ?...

FRIEDIGER.

Guillaume, je prétends que..

GUILLAUME, *le prenant aux épaules.*

Pas comme ça ! Ne baisse pas la tête !... Ne clignote pas ! Donne-moi ton regard et, d'homme à homme, ose me dire qu'à ma place tu ne te tuerais pas.

FRIEDIGER.

Ecoute, Guillaume, je... enfin, tu...

GUILLAUME.

Suffit! Tu as répondu. *(Il le repousse. — Une pause.)* Maintenant, faisons vite, c'est ici que je vais me tuer.

FRIEDIGER, *à demi-voix.*

Guillaume...

GUILLAUME.

Oui, ici. C'est l'endroit rêvé ! Pas de voisins... Entre ce salon et la chambre de ma femme, il y a un boudoir, un cabinet de toilette, quatre portes... Personne n'entendra la détonation.

FRIEDIGER.

Guillaume !...

GUILLAUME, *doucement.*

Tais-toi. Voici la désagréable besogne que je prie mon vieux frère d'assumer pour l'amour de moi. Quand nous nous séparerons, tu iras t'enfermer dans ta chambre. Laisse passer quelques heures, — pas de bêtises ! — et vers six heures du matin, reviens et jette un coup d'œil... Oh ! par acquit de conscience !... Puis, tu appelleras Antoine, mon valet de chambre. C'est un garçon sérieux qui ne perd pas la tête. Avant tout, il faut porter mon corps sur le lit...

FRIEDIGER, *d'une voix étouffée.*

Ne continue pas ! C'est impossible...

GUILLAUME.

Tais-toi, tais-toi. Ces choses-là veulent du silence. D'ailleurs, tu ignores le plus cruel de ta corvée. Le plus cruel sera d'informer les autres. Commence par les hommes, naturellement. Envoie une automobile à Dieppe, pour qu'elle ramène James. Il se chargera de sa mère, d'Henriette... Et à toi, mon ami, je confie Irène... Tu es très bon, eh bien !... sois meilleur. Enfin, je te la confie. Il n'est pas de recommandation qui puisse valoir ce mot-là... Et plus tard, bien plus tard, tu expliqueras à ma femme toute cette malheureuse affaire, son engrenage, ses fatalités... Je veux que tu lui dises que je n'étais pas une canaille. J'y tiens beaucoup, Etienne. C'est à quoi je tiens le plus... Fais en sorte qu'elle ne méprise pas ma mémoire. Tu promets?

FRIEDIGER.

Je ne promets rien! Et je ne te quitte pas, je ne me prêterai pas à cette abomination!...

GUILLAUME.

C'est donc que tu m'as toujours menti!

FRIEDIGER.

Menti ?

GUILLAUME.

Puisque tu me lâches! Si! vilainement, salement, à la minute redoutable!...

FRIEDIGER, *d'un ton de reproche.*

Tu oses...

GUILLAUME.

Crois-tu que tes résistances me touchent? Mais un étranger aurait la même prière, les mêmes cris! De toi, j'attendais un autre mouvement. J'attendais que tu materais pour me servir cette banale révolte de l'instinct!

FRIEDIGER.

Tu ne sens donc pas...

GUILLAUME.

J'ai cru qu'entre nous deux, c'était vraiment à la vie à la mort...

FRIEDIGER.

Oui, mais...

GUILLAUME.

Eh bien, la vie, je ne peux pas la garder. Entends-tu? Je ne peux pas!

FRIEDIGER.

Guillaume, je t'appartiens! Demande-moi...

GUILLAUME.

Je te demande... Je te demande la sérénité. J'ai besoin de sérénité pour... pour la chose de tout à l'heure!... Je veux claquer tranquille! Là!... M'aimes-tu, oui ou non?

FRIEDIGER.

Tu me tueras aussi!... Bien, bien, j'exécuterai tes ordres.

GUILLAUME.

Enfin!... Terminons. Tu m'épuises!... Que reste-t-il encore?... Ah! oui... cette grande enveloppe que j'ai laissée dans ta chambre...

Elle contient des titres au porteur : trois cent mille francs de titres. *(Non sans timidité.)* C'est à Irène. C'est le chiffre de sa petite dot d'autrefois... Je n'ai jamais voulu toucher à cette réserve... J'ai considéré toujours que cet argent lui appartenait... Tu comprends?... Et il faut que j'épargne à ma femme la pauvreté, la détresse... N'est-ce pas, il le faut? *(Presque suppliant.)* Alors, sois le dépositaire de sa pauvre fortune. Veux-tu?... *(De la tête. Friediger fait signe que oui.)* Bravo!... Tu es gentil. Ainsi, je reçois tous mes apaisements... Je sais que tu imagineras un moyen de tourner les scrupules d'Irène, de lui faire tenir sinon le capital, les intérêts... Enfin, je suis tranquille. Voyons... je crois que c'est tout... Oui, c'est tout. Eh bien, on va se dire le grand adieu, mon vieil Etienne, et puis tu t'en iras.

FRIEDIGER.

Un mot... Oh! rassure-toi! Je ne me débats plus... Et toute ta volonté sera faite fidèlement... Mais je ne peux pas m'expliquer ton impatience affreuse!... A part madame Aloy, tout le monde ignore... Accorde-toi deux jours de plus, trois jours...

GUILLAUME, *qui, doucement, pousse Friediger vers la porte de droite.*

Pas un seul !

FRIEDIGER.

Demain...

GUILLAUME.

Cette nuit!... Je suis à bout d'impassibilité... Cette nuit. Allons, mon vieux!...

FRIEDIGER, *qui se cache la figure.*

Guillaume, c'est horrible!

GUILLAUME.

Oui, parbleu, c'est horrible! c'est une horreur sans nom... Il y a, là-dessous, du froid plus froid que la mort qui va venir... J'ai peur, Etienne, j'ai la frousse!... Alors, laisse-moi! Fiche le camp! Je t'en supplie... *(Frappant du pied.)* Ou plutôt j'ordonne! Cette fois, j'ordonne. Viens m'embrasser et après je t'ordonne de sortir! Viens Etienne... *(Il ouvre les bras à Friediger qui, sur l'épaule de son ami éclate en sanglots. Guillaume se dégage et dit entre*

ses dents :) Non... un peu de pitié, sacristi !... Eh bien ! et moi ?... et moi ?...

FRIEDIGER.

Adieu, Guillaume ! Tu fais de moi un criminel ! En t'obéissant, je t'assassine.

GUILLAUME.

Pas du tout ! Tu es grand et je te remercie. Tu m'aides à mourir. Va !... Va donc !

SCÈNE IV

GUILLAUME, *puis* IRÈNE

(Friediger est sorti, tout secoué de chagrin. Guillaume s'éloigne lentement de la porte. Son émotion se marque dans une effrayante contracture des muscles du visage. Il tire de sa poche une lettre qu'il place bien en évidence sur la table. Dans une autre poche il prend un revolver qu'il arme. Il va se regarder, de tout près, dans la glace qui surmonte la cheminée, repousse ses cheveux, semble chercher, sur son visage, un repère pour le coup mortel. Ensuite il s'assied dans le fauteuil, qui est derrière la table. Accoudé, il porte le revolver à la hauteur de sa tempe. Mais, tout d'abord la main de Guillaume tremble et le trahit. Il fait un mouvement d'impatience, et, toujours assis, se porte sur le bras droit de son fauteuil. Il relève le revolver d'un geste affermi. Dans la même seconde, la porte de droite s'ouvre et, violemment, se referme sans que personne entre. Mais Guillaume a eu le temps de reconnaître sa femme. Celle-ci n'a vu Guillaume que de profil, et n'a pu voir son geste. Sur la table, Guillaume pose l'arme brusquement. Il se dresse l'air égaré. Il prononce : « Irène ! »*... puis, en courant presque, il traverse le salon et par la porte de droite, s'élance en*

dehors. On entend ses appels : « Irène ! Irène ! » *C'est ensuite un dialogue indistinct. Enfin, dits par Guillaume, ces mots :* « Mais entrez, entrez !... » — *Irène paraît la première.)*

IRÈNE.

Oui, j'avais de l'oppression. J'étais très nerveuse... Alors j'ai mis un peignoir et je suis allée me promener par la maison... Une idée baroque !... *(Une pause. Guillaume regarde fixement devant lui.)* Vous n'êtes pas mécontent, Guillaume ?

GUILLAUME, *tournant les yeux vers elle.*

Non, non... C'est votre apparition dans cette porte... je m'attendais si peu...

IRÈNE, *qui tâche à réparer le beau désordre de ses cheveux.*

Et moi, la grande lumière m'a éblouie, je ne vous ai pas reconnu... J'ai eu très peur !...

GUILLAUME.

Ah ! vous ne m'avez pas... Je craignais que, de loin... Enfin, ce n'est pas moi qui vous ai effrayée ?

IRÈNE, *s'efforçant de sourire.*

C'est vous... sans le vouloir... J'ai vu quelqu'un qui avait l'air de se cacher... et je me suis sauvée... Presque!... Je suis ridiculement nerveuse!... *(Une pause.)* Mais, tantôt, quand j'ai traversé cette pièce, tout était noir... Vous vous êtes relevé, vous aussi?

GUILLAUME.

Oui... enfin, non, je ne m'étais pas couché.

IRÈNE.

Ah!... *(Une pause.)* Eh bien, il faut dormir. *(Une pause. Prenant congé.)* Guillaume, *for the second time, good night!*

GUILLAUME.

Bonne nuit. *(Il lui baise la main machinalement. Il est pensif. Irène gagne la porte de son boudoir.)* Irène!...

IRÈNE, *qui se retourne.*

Oui?

GUILLAUME.

Non... rien... Si!... Irène... je ne comprends pas très bien... Voici fort longtemps alors que vous avez quitté votre chambre?

IRÈNE.

Assez longtemps....

GUILLAUME, *qui a consulté sa montre.*

Il y a deux heures et demie que je n'ai bougé d'ici!

IRÈNE.

Deux heures!

GUILLAUME.

Et demie.

IRÈNE, *revenant vers lui.*

C'est inimaginable!... Oh! c'est extraordinaire!... J'aurais juré que... j'étais restée... que j'étais restée tout au plus... enfin, que j'avais un peu rêvassé dans la serre, et... voilà.

GUILLAUME.

Oui... *(Une pause.)* Ma chère Irène, je vous demande bien pardon... oui, de paraître insister, mais vraiment, je... enfin, tout ceci me trouble un peu.

IRÈNE.

Tout ceci ?... Quoi ?

GUILLAUME, *doucement.*

Cette nervosité si nouvelle en vous et qui vous porte à fuir à ma vue...

IRÈNE.

Puisque je n'ai pas eu le temps de vous reconnaître !

GUILLAUME.

Et surtout je m'explique mal votre longue absence... Il est trois heures du matin, Irène !... Qu'avez-vous fait exactement ?

IRÈNE, *à la torture.*

Je vous le dis, j'ai un peu erré... dans la galerie, dans le hall... et puis...

(Elle se tait.)

GUILLAUME.

Et puis?...

IRÈNE.

Et puis... je me suis assise sur un des bancs de la serre, et...

(Mais elle se tait.)

GUILLAUME.

Et puis?...

IRÈNE.

Et... Non!

(Brusquement, elle se détourne.)

GUILLAUME.

Irène, d'où venez-vous?... *(Un temps.)* Ah! répondez-moi! *(S'approchant d'elle.)* Irène!... *(Plus fort.)*

Irène ! *(Il lui saisit le bras. Elle a un geste qui demande grâce.)* Toi ?... *(Un cri :)* Oh !... *(et, bien plus bas :)* Oh !

(Il demeure sur place, assommé. — Un grand temps.)

IRÈNE, *farouche.*

Voilà... C'était sûr !... Ça devait être ainsi : tout de suite, tout de suite !... *(Un temps.)* Ah ! je m'en veux ! Il fallait mentir !... Oui, mentir, mentir !... je voulais, j'ai essayé... mais vos questions, malgré leur douceur, me prenaient à la gorge... Et en écoutant mes réponses suffoquées, je découvrais avec désespoir ma vie nouvelle... tout un avenir de fourberie, quelque chose d'ignoble, d'impossible... C'est que je n'ai pas changé, Guillaume... je vous aime tendrement. Je le jure et je vous respecte... oui, Guillaume, de toute mon âme ! *(Elle pleure. — Un temps.)* Tout de même je ne devais pas avouer ! J'ai été lâche. Je vous demande pardon de n'avoir pas menti...

GUILLAUME, *à voix sourde.*

C'est effrayant...

IRÈNE.

Sûrement, c'est effrayant. *(Une pause.)* Effrayant !...

(Une pause.) Mon ami, mon ami... Guillaume, faites de moi ce qu'il vous plaira !

(Ils sont tous deux assis. — Un silence écrasé.)

GUILLAUME, *avec énergie.*

Ah !... *(Il s'est redressé, secoué. Il marche par la pièce en répétant.)* « Faites de moi ce qu'il vous plaira !... » « Ce qu'il vous plaira... » C'est commode !... *(Il vient se placer devant Irène.)* Ainsi, de ce seuil et avant de battre en retraite, vous n'avez rien vu ?... Rien de rien ?

IRÈNE.

Comment ?... je ne...

GUILLAUME.

Enfin, vous n'avez remarqué que ma présence, — gênante ?

IRÈNE.

Je ne saisis pas, Guillaume...

GUILLAUME.

Sachez donc que votre retour m'a interrompu

dans une action plutôt sérieuse. Comme cette porte s'est ouverte, j'allais me brûler la cervelle.

IRÈNE.

Quoi ?

GUILLAUME.

Tenez !

(Il prend le revolver sur la table.)

IRÈNE.

Guillaume, que veut dire ce...

GUILLAUME.

Déjà mon doigt pesait sur la gâchette.

(Il a tourné l'arme vers lui.)

IRÈNE.

Guillaume, taisez-vous ! finissez !... *(Guillaume a reposé le revolver.)* Quel est ce jeu abominable ?

GUILLAUME.

J'ai un air de plaisanter ?

IRÈNE.

Mais vous ne soupçonniez même pas mon absence ! D'ailleurs, je suppose...

GUILLAUME.

Oh ! vous n'êtes pour rien là dedans ! En effet, je vous croyais candidement endormie.

IRÈNE.

Alors ?

GUILLAUME.

Eh bien, j'ai fait de mauvaises affaires, les plus mauvaises. J'ai perdu tout ce que nous possédions, jusqu'au dernier sou. Et il est urgent que je disparaisse.

IRÈNE.

A mon tour de me demander si notre entretien... Enfin, comment se peut-il... Oui ! com-

ment se peut-il que vous m'ayez caché d'aussi terribles déboires?

GUILLAUME.

Parce que!

IRÈNE.

Non!... Vous me torturez à plaisir... Vous venez d'imaginer cette fable, ce châtiment! *(Guillaume hausse les épaules.)* C'est vrai?

GUILLAUME, *rudement.*

Mais oui!

IRÈNE.

C'est vrai... *(Une pensée soudaine, terrible.)* Et il ne m'a rien dit!... Quel malheur et quelle horreur!... Guillaume, insensé, pourquoi, pourquoi m'avoir tenue dans l'ignorance? Si vous m'aviez laissée... rien que pressentir la vérité... l'entrevoir...

GUILLAUME.

Eh bien?

IRÈNE.

Si vous m'en aviez confié la plus petite parcelle, — mais... mais, aujourd'hui! mais, ce soir même!...

GUILLAUME.

J'y suis! Vous n'alliez pas à ce rendez-vous?

IRÈNE.

Non! Mille fois non!

GUILLAUME.

A ce rendez-vous qui est sans doute le premier?

IRÈNE.

Le premier. Libre à vous de ne pas me croire!

GUILLAUME.

Merci! J'use de cette liberté. Je suis certain, je jure que vous mentez et que vous m'avez toujours menti, que j'ai vécu dans votre mensonge!

IRÈNE.

Bien, Guillaume, bien...

GUILLAUME.

Triple dupe que je faisais! Triple crétin!... Combien d'amants a-t-elle pu avoir? Beaucoup?

IRÈNE.

Je ne me révolte pas. Toutes les accusations, toutes les humiliations, je les mérite. S'il vous plaît, Guillaume, vous m'en accablerez. Je n'implore qu'une grâce : gardez-moi! Accordez-moi d'être pauvre à votre côté...

GUILLAUME.

Là!... Inutile de faire du sublime! Encore une fois, je ne puis survivre à la débâcle de mes affaires. Je suis condamné à mort.

IRÈNE, *allant à lui.*

Guillaume, je demeure ta femme malgré tout, et à moins que tu ne m'attaches, que tu...

GUILLAUME.

Oh ! pour l'amour du ciel, faites-moi grâce de cet assaut ! Une heure durant, je l'ai subi et resubi... Oui, tandis que vous faisiez visite dans sa chambre à quelqu'un de mes invités !... Lequel ?... Dites, lequel est-ce ?... Bah ! vous pouvez bien me confier son nom ! Que risquez-vous ? Demain, je ne serai plus là.

IRÈNE

Ce n'est pas vrai !

GUILLAUME.

Quoi ?

IRÈNE.

Ce n'est pas vrai ! L'homme que vous êtes, admirable, se tuer pour la perte de son argent !... Ce n'est pas vrai !

GUILLAUME.

Je me tue parce que je suis un voleur. Est-ce vrai comme cela ? Commences-tu à comprendre ?

IRÈNE.

Un voleur?...

GUILLAUME.

Parfaitement! J'ai volé, et si je ne me suicide pas, on me cueille, on me coffre.

IRÈNE, *incrédule*.

Enfin...

GUILLAUME.

Oh!... Mais questionnez Germaine! Allez-y! Allez-y tout de suite!... Elle ne dort pas, la malheureuse!

IRÈNE.

Germaine?... Que fait madame Aloy dans cette...

GUILLAUME.

Je viens de lui apprendre sa ruine et celle de ses enfants.

IRÈNE.

Sa ruine?... Ils sont ruinés?...

GUILLAUME.

On ne peut plus !

IRÈNE.

Ruinés... Et c'est vous qui...

GUILLAUME.

Oui, c'est moi ! C'est moi qui ai détourné et perdu leurs trois fortunes... Tiens ! vous ne doutez plus autant !...

IRÈNE.

Vous avez ruiné madame Aloy et Louise... et...

GUILLAUME.

Et James ! Totalement ruinés. Et pas en un jour, pas en un coup de démence ! Voici des années que je conduis ma vilaine besogne...

IRÈNE, *défaillante.*

Vous avez fait cela ?

GUILLAUME.

Oh ! non, pas d'évanouissement ! Ne me jouez pas ce tour-là !... Nous avons à causer ! *(Il l'a saisie par les mains.)*

IRÈNE *parvient à se raffermir et murmure :*

Non... ce n'est rien... Rien du tout !...

GUILLAUME.

Bien sûr! Les émotions, vous devez y être faite. Arrangez donc votre peignoir ! *(D'un geste rageur, il rajuste la robe d'Irène.)* Quelle abjection !

IRÈNE.

Vous avez fait cela !

GUILLAUME.

Mais oui ! mais oui ! C'est entendu ça. Chez qui étiez-vous? Chez Dalouset, sans doute ! Sûrement !... Ce fat, ce bellâtre... Allons, dites ! J'entends le savoir.

IRÈNE.

Vous avez fait cela !...

GUILLAUME, *hors de lui.*

Mais vous m'excédez à la fin ! Je vous défends de me parler de moi ! Entendez-vous ? Pour un peu, elle me demanderait des comptes !... *(La désignant.)* Mon juge !

IRÈNE.

Quelle erreur ! Je ne pense pas à vous. Je ne pense qu'à... à moi-même...

GUILLAUME.

Ce qui veut dire ?...

IRÈNE, *que la fureur va gagner, à son tour.*

Tant de choses !... Il y a dans ma tête un tel écroulement... Je pleure sur mes amis frustrés, dépouillés...

GUILLAUME.

Irène, prenez garde ! Pour la dernière fois...

IRÈNE.

Et que m'importent vos interdictions !

GUILLAUME.

Mais...

IRÈNE.

Qui êtes-vous, d'abord? Je ne vous connais pas!

GUILLAUME.

Vous devenez folle?

IRÈNE.

Tout à l'heure, je me tenais, tremblante de remords, devant un grand homme offensé. Et il n'a jamais existé cet homme-là!

GUILLAUME.

Oui ou non, voulez-vous...

IRÈNE.

Soudain, j'ai pour mari ce financier sans scrupules...

GUILLAUME.

Voulez-vous vous taire !

IRÈNE.

Qui a escamoté l'argent d'une famille, qui, avec de nobles paroles...

GUILLAUME, *d'une voix qui couvre la voix emportée d'Irène.*

Mais, assez ! Assez !... Taisez-vous ! Je vous somme de vous taire !... Comment, vous avez l'audace, vous !... Vous, la menteuse et la trompeuse !... Elle quitte un amant et elle... Ah ! non, pardon !... pas un amant !... Votre amant, votre premier amant !... n'est-ce pas ?

IRÈNE.

Oui !

GUILLAUME.

Gredine !... Et menteuse, menteuse !...

IRÈNE.

Je ne mens pas.

GUILLAUME.

Non !...

IRÈNE.

Hélas ! je ne mens pas ! Dix-sept années je suis demeurée votre femme irréprochable...

GUILLAUME.

Parbleu !

IRÈNE.

Et pourtant je ne vous ai jamais aimé. Et j'avais un cœur si privé et si avide, que le sentiment de ma solitude donnait des larmes à toutes les choses de chaque jour !... Parfois, mon sourire le plus banal me déchirait.

GUILLAUME.

Vous êtes une sainte !

IRÈNE.

Non pas ! Mais je vous mettais si haut !... Je vous révérais...

GUILLAUME.

Ah ! non... N'abusez pas de...

IRÈNE.

C'est ainsi... Sinon, supposez-vous que vos droits ou le monde et les convenances m'auraient retenue, et tous les petits liens dont je me suis entortillée volontairement ? Pas un jour !... Au début de notre mariage, j'avais encore la foi, mais bientôt, Dieu ne m'a plus gardée, Dieu n'était plus. Seulement, de vous, je tenais une autre religion : celle de votre honneur. Votre honneur ! Comme vous en parliez bien !... Ah ! ne criez plus ma félonie ! Nous sommes quittes.

GUILLAUME.

Malheureuse folle, à quoi rime ce réquisitoire ? De mes lourdes fautes, je me châtie moi-même. Et contre vous, ai-je commis la plus petite chose ?

IRÈNE.

Vous m'avez volée, comme les autres ! Vous vous êtes déguisé pour me voler.

GUILLAUME.

Quelle insanité nouvelle...

IRÈNE.

A votre fausse grandeur, jour par jour, j'ai livré ma jeunesse.

GUILLAUME, *avec éclat.*

Oh! oh!...

(Exaspéré, il s'éloigne de quelques pas.)

IRÈNE.

Ah! oui, vous ne comprenez pas! Vous ne comprenez pas l'immensité et, pour moi, l'atrocité de ce petit mot : ma jeunesse... ma jeunesse perdue?... Allez, je me suis appliqué une mort aussi épouvantable, au moins, que celle que vous brandissez!... La jeunesse d'une femme, c'est... c'est contenu dans sa vie et c'est plus grand, bien plus grand que toute sa vie!... Cette jeunesse, ce don trop merveilleux, tragique, j'en avais pris la terreur! Je n'en voulais pas... Je

bousculais mon existence! Je m'en allais vite, si vite et tout droit, sans prêter attention, sans tourner la tête... Pauvre femme imbécile, j'étais impatiente d'être vieille!.. *(Un ricanement de Guillaume.)* Je dis la vérité! Pendant les mois que je viens de vivre, dans du tourment, dans le noir, je me répétais sans cesse : « Un peu de courage, encore! Encore deux ou trois ans de courage et ce sera fini, je serai sauvée, je serai une créature sans âme... Courage! Tuons, tuons les derniers jours de rêve, de grâce et d'espoir! » Imbécile!... Oui, j'ai un amant! Mon pauvre amant, pour la pendre à son cou, ah! que je revoudrais ma jeunesse trahie!

GUILLAUME.

Infâme!

IRÈNE.

Je l'aime à l'adoration!

GUILLAUME, *qui s'est avancé menaçant, qui est tout contre elle.*

Si tu oses ajouter une parole...

IRÈNE, *bravant cette fureur.*

Je l'adore!

GUILLAUME.

Euh!... *(Il s'est maîtrisé, mais son effort lui a arraché comme un grognement. Au bout de quelques secondes, d'une autre voix, d'une voix blanche:)* Dis-moi qui c'est? *(Un dédaigneux haut-le-corps d'Irène.)* Si, si, tu vas me le dire.

IRÈNE.

Vous êtes fou?

GUILLAUME.

Tu vas me le dire...

IRÈNE.

Enfin...

GUILLAUME.

Tu vas me le dire, parce qu'on ne repousse pas une volonté dernière.

IRÈNE.

Oh! il est inutile de...

GUILLAUME.

Non!... Parlons un peu posément... enfin, sans rage et sans tous ces cris. Il n'y a, dans la maison, que trois hommes à qui prêter cette aventure : Reggie, Langlas, Dalouset... Lequel est ton amant?

IRÈNE.

Je vous dis...

GUILLAUME.

Je m'engage, quand tu l'auras désigné, à ne plus proférer une parole. Ni question nouvelle, ni reproche, tu n'entendras rien. C'est juré! Nous nous séparons, tu te rends chez Germaine... enfin, où il te plaît, et trois minutes après ton départ, moi, j'aurai mon compte. Dans ce fauteuil, ou là, sur le tapis, je ne serai plus qu'une chose. Tu me crois, Irène?

IRÈNE.

Je ne sais pas, je ne sais plus... non!

GUILLAUME.

Il faut me croire. Je ne dois qu'à ton infidélité

de durer encore. Si avili que je puisse être, aux menottes, je préfère ceci. *(Il montre le revolver.)* Et déjà, je m'étais remis de tout, à ce dur petit sauveur. Ça n'avait pas été drôle, et, maintenant, c'est à recommencer... Dans un moment, un dialogue que je sais, reprendra entre moi et moi. Soit !... Mais d'abord, je réclame cette grâce amère, exécrable, d'apprendre...

IRÈNE.

Ne poursuivez pas ! A quoi sert tout ceci ? Vous voulez que je vous livre le nom de l'homme que j'aime ? Mais réfléchissez, regardez-moi !... Jamais !

GUILLAUME.

Ha !

IRÈNE.

Vous me tenez. Vengez-vous sur moi !

GUILLAUME.

Mais, tonnerre de tonnerre, il n'est pas question de représailles ! Quel enfantillage ! Je vais disparaître : ton amant, tu l'épouseras, s'il veut.

Non, je ne peux pas t'expliquer... C'est une contradiction obscure, hideuse... Du plus profond de mon instinct, depuis que tu as paru, une curiosité monte, qui me dévore... C'est bête !... J'ai renoncé à la vie, je n'existe plus que pour mourir, je... je respire dans la mort... et je veux savoir. Il faut que je sache... *(Fermant les yeux.)* Il faut que je voie l'homme qui t'a possédée!... Irène, ne sois pas méchante! Tiens, gagne le seuil et, de là, en adieu, jette-moi les syllabes de son nom!... Regarde, je tourne la tête... Allons, dis et sauve-toi ! Va lui annoncer que tu es veuve. *(Une pause.)* J'attends... C'est Dalouset?... Parle !... *(Se retournant, allant à elle.)* Ainsi, tu demeures inexorable?

IRÈNE.

Guillaume, je ne réponds plus.

GUILLAUME, *qui ne se connaît plus.*

Eh bien, ma petite, tout seul, je le découvrirai ce nom!... Oui, sans toi, malgré toi! J'ai le temps, tu sais! Je faisais du luxe, je me hâtais de partir, mais avant les gendarmes, avant le revolver, il me reste bien plus d'heures qu'il n'en

faut pour forcer la vérité!... Ah! je te réponds que ça ne traînera pas! Seulement, tous les deux, méfiez-vous. Je vis en une contrainte effrayante, et si j'échappe à moi-même, gare!... Irène, pour la dernière fois, veux-tu...

IRÈNE.

Non! Pour la dernière fois, non!... s'il était nécessaire, vos menaces me fortifieraient!

GUILLAUME.

Entendu! Rentrez dans votre appartement. A partir de cet instant, je vous y tiens prisonnière.

IRÈNE.

Comme il vous plaira.

(Elle se dirige vers son appartement, mais Guillaume la rejoint et lui saisissant les poignets.)

GUILLAUME.

Gueuse, gueuse, ça t'amuse donc que je souffre?

IRÈNE.

Vous me faites mal !

GUILLAUME.

Ça t'amuse?

IRÈNE.

Lâchez-moi !...

GUILLAUME, *qui lui tord les bras.*

Pas avant que tu m'aies dit...

IRÈNE.

Je ne dirai rien ! Vous me faites très mal... Guillaume, c'est indigne, honteux !

GUILLAUME.

Ça m'est égal ! Tout m'est égal !... Je veux connaître...

IRÈNE.

Jamais !... Vous me casseriez les bras... Ah !... *(La douleur la jette à genoux.)* Lâche ! lâche !...

GUILLAUME.

Le diras-tu ?...

IRÈNE.

Jamais! Lâche! voleur! .. *(Pleurant.)* Oh!... Il me fait si mal!

GUILLAUME.

Ha !... *(Il la repousse, elle tombe sur les mains. Il s'éloigne de quelques pas. Irène lentement se relève, elle frotte ses poignets meurtris, puis, chancelante, gagne la porte.)* C'est toi! toi!

IRÈNE, *méprisante, qui tourne à peine la tête.*

Et c'est vous!

(Elle sort. Guillaume se précipite vers le vestibule.)

ACTE TROISIÈME

ACTE III

Le même petit salon. Mais il fait jour. C'est le matin. On aperçoit, par les fenêtres, un ciel clair et les arbres du parc. Sur la table, est servi un petit déjeuner pour deux personnes, auquel on n'a pas touché.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, FRIEDIGER.

(Les deux hommes sont en veston. Au lever du rideau. Friediger est debout et semble consterné. Guillaume écroulé dans un fauteuil a une figure de tragique lassitude. Il y a tout d'abord un long silence. Puis :)

GUILLAUME *prononce avec accablement.*

Eh bien ! qu'en dis-tu ?

FRIEDIGER.

Guillaume, je ne dis rien... Que veux-tu que l'on dise?... Ton malheur m'épouvante.

GUILLAUME.

En effet, c'est complet!...

FRIEDIGER.

Et moi qui avais repris un peu d'espoir! Oui, tout à l'heure, quand tu es venu mettre fin à mon abominable attente, m'avertir que... que ce ne serait pas pour aujourd'hui, j'ai pensé : « Tiens! ses nerfs le trahissent. Il ne pourra pas... » Hélas! c'était te méconnaître.

GUILLAUME.

Oh! les nerfs me laissaient bien tranquille... Mais que je finisse de te raconter ma nuit!... Après cette belle entrevue, Irène est rentrée chez elle. Et moi, que supposes-tu que j'aie fait aussitôt?... J'ai couru vers l'appartement de Dalouset... Oui, mon cher!... Je ne doutais plus que ce fût lui, et une violence m'entraînait, inconnue, folle... Mais comme j'atteignais sa porte, un brouhaha de paroles arrêta net mon élan...

J'écoute... Dans la chambre, on annonce des points, des enjeux : c'est, entre quelques hommes, une partie de baccara qui se poursuit... Au bout d'un instant, je frappe, je pénètre, et parmi les joueurs, voici non seulement Dalouset, mais encore Reggie et Langlas, dont chacun traversa mon soupçon. Et les uns et les autres cartonnent depuis onze heures et demie du soir!... Ainsi, de tout ce qui était présumable, rien n'existe... Mais, alors, qui?... *(Un temps.)* Vois-tu, je viens de passer des heures... effarantes... C'est le mot. Hagardes... Tout est démoli à l'entour... Toutes les choses de toujours ont pris un air sournois, effrayant... Je ne reconnais plus ma vie. Qui est-elle, cette Irène? Qui était-elle auprès de moi?... Elle me fait si peur, à présent... Et lui, l'homme, qui est-ce?

FRIEDIGER.

Mon pauvre, pauvre Guillaume... *(Il s'est rapproché de son ami. — Un temps.)* Tu n'as pas essayé de revoir ta femme, enfin, de lui reparler?

GUILLAUME.

Jamais de la vie! A quoi bon?... Tu sais, il y

a cinq heures à peine de tout cela ! Et dès avant mes brutalités, tu n'imagines pas son exécration subite pour moi.

FRIEDIGER.

C'est inconcevable !

GUILLAUME.

D'ailleurs, laissons cette histoire ! Je suis trop stupide de me torturer l'esprit. Que m'importe, après tout, le nom de son amant. Je n'ai pas besoin de ce viatique pour m'expédier ? N'est-ce pas ?

FRIEDIGER, *un grand soupir de découragement.*

Ha !

(Un silence.)

GUILLAUME.

C'est à se casser la tête contre le mur !... Qui ? Qui dans cette maison ?... Etienne, une fois de plus, je recours à ton affection. Veux-tu... *(On a frappé à la porte. Avec impatience.)* Ah !... Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET DE CHAMBRE.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur James demande si Monsieur peut le recevoir.

GUILLAUME.

Monsieur James! Il est ici, déjà?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, monsieur.

GUILLAUME.

Bon. Je vais descendre.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est que monsieur James attend la réponse dans le vestibule.

GUILLAUME.

Ah! il est monté... Eh bien, dans une minute.

Le valet de chambre se retire.

FRIEDIGER.

Je te quitte...

GUILLAUME.

Oui, ce malheureux garçon...

FRIEDIGER.

J'avais oublié de te prévenir... Il est arrivé depuis un grand moment. Madame Aloy l'a envoyé chercher à Dieppe, à la première heure. Je le fais entrer, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

S'il te plait!

SCÈNE III

GUILLAUME, JAMES.

JAMES, *allant à Guillaume la main tendue.*

Bonjour, monsieur Bourgade. Pardonnez-moi de forcer votre porte.

GUILLAUME, *sans donner la main.*

James, tu sais ce que j'ai fait, l'homme que je suis?

JAMES, *tant soit peu inquiet.*

Je ne comprends pas... Maman vient de me rapporter en détail votre conversation...

GUILLAUME.

Et malgré la nouvelle, toi, tu me tends la main?

JAMES.

Et pour quelle raison ne vous la tendrais-je pas?

GUILLAUME, *saisissant la main de James.*

Merci! Merci, mon enfant!

JAMES.

Monsieur Bourgade, c'est tout naturel... Certes, mon brusque réveil ne me laissera pas le meilleur souvenir... Non... J'avoue qu'en lisant la lettre de ma mère, j'ai éprouvé une impression assez... ma foi, assez terrible...

GUILLAUME.

Mon pauvre petit, oui, c'est atroce! Et dire que si souvent, j'ai été à ça, mais, vois-tu, à ça, de vous enrichir puissamment!

JAMES.

Je l'ai bien compris, et c'est pourquoi...

GUILLAUME.

Oh! ce n'est pas une excuse. Je n'en mérite pas moins votre indignation...

JAMES.

J'ai, là-dessus, un sentiment tout autre.

GUILLAUME.

Hélas ! James, mon imprudence et mon inconscience...

JAMES.

Pardon! Dans la réussite, chacun de nous empochait, avec gratitude, sa part des bénéfices. Nul doute à ce sujet! Eh bien, aujourd'hui, la partie perdue, si nous nous tournions contre notre associé, contre l'homme qui tenait les cartes pour nous et pour lui-même, nous serions non seulement de mauvais joueurs, mais encore... enfin, c'est une attitude que je trouverais très peu jolie et que... que nous n'aurons pas.

GUILLAUME.

Jimmy, je ne t'ai pas connu. Tu as un grand cœur, tu es très noble.

JAMES.

Quelle plaisanterie !

GUILLAUME.

Tu peux en croire mon émotion.

JAMES.

Je vous en prie, laissons cela, monsieur Bourgade, ma mère quittera Malaville tantôt. Je suis chargé de vous l'apprendre. Elle emmènera Henriette, bien entendu. Elles vont à Pontailly, rejoindre Louise.

GUILLAUME.

Je le savais, Henriette m'a fait porter une lettre tout à l'heure.

JAMES, *négligemment.*

Maman m'a prié aussi de vous demander des nouvelles d'Irène...

GUILLAUME.

Irène va... Elle va assez bien.

JAMES, *après un imperceptible soupir de soulagement.*

Voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

GUILLAUME.

Mais, Jimmy, toutes les questions qu'il te plaira ! Je suis à tes ordres.

JAMES.

Oh ! c'est très peu de chose... Est-ce que... enfin, nous voudrions savoir si Irène connaissait la marche de vos affaires... en un mot, si vous la teniez au courant ?

GUILLAUME, *doucement.*

Ma femme ?... Tu rêves ! J'aurais jeté dans sa vie tout ce qui empoisonne la mienne depuis cinq années, mes émotions, mes terreurs, mes remords ! Voyons !... Non, j'ai gardé mon secret pour moi, rien que pour moi, en m'efforçant de tenir la meilleure contenance.

JAMES.

Ainsi, à l'heure présente, Irène ignore la vérité ?

GUILLAUME.

A l'heure présente, elle n'ignore plus rien. Je lui ai tout révélé, mais cette nuit-même.

JAMES, *malgré lui.*

Cette nuit?

GUILLAUME.

Oui, cette nuit. (*Levant la tête.*) Ça t'étonne

JAMES.

Pas du tout! Pas le moins du monde!... Mais ma mère vient de me raconter que... Oui, je croyais que vous aviez donné rendez-vous à maman, en vous cachant d'Irène, en prenant toutes sortes de précautions...

GUILLAUME.

En effet. Seulement, peu après le départ de ta mère, Irène... J'ai réveillé Irène et... (*S'interrompant et regardant James.*) Pourquoi me demandes-tu tous ces détails?

JAMES.

Moi? Je ne demande plus rien. Mais il est assez naturel que nous ayons tenu à nous éclairer!

GUILLAUME.

Sur ce point?... Mon Dieu, je n'en vois pas trop l'intérêt pour vous... pour toi.

JAMES.

Pour moi et surtout pour les miens, la chose est, au contraire, importante... en tous cas, émouvante. On peut admettre, à la rigueur, que vous vous soyez tu, pendant tout ce temps. Mais si Irène avait été dans cette confidence... une amie aussi chère, aussi intime... elle qui ne passe pas un jour sans voir ma mère et Louise, représentez-vous leur... leur peine. *(Un temps.)* Vous ne pouvez pas ne pas comprendre ce sentiment! Il est si naturel, si... Du reste, à présent c'est parfait, c'est très clair.

GUILLAUME *dont la voix tremble imperceptiblement et qui ne cessera plus d'observer James à la dérobée.*

Bien. Souhaites-tu quelque autre éclaircissement?

JAMES.

Non... Je ne vois pas...

GUILLAUME, *du ton le plus naturel.*

C'était là tout l'objet de ta visite?

JAMES.

Je suis venu vous annoncer le départ de ma mère... oui.

GUILLAUME.

Oui. *(Une pause.)* Eh bien, moi, je désire te donner un renseignement que tu ne me demandes pas, mais qui a son importance aussi. Il faut que tu saches l'étendue de votre malheur. D'abord, mon petit James, Louise et toi, vous êtes absolument ruinés. * Je ne mentionne pas le yacht, dont tu n'as payé qu'une petite partie. * Quant à ta mère, lorsqu'elle aura liquidé tous ses biens et réglé d'autre part ce qu'elle doit et qui est considérable, que supposes-tu qu'il lui restera? Quinze à vingt mille francs de rente. Oui, pour vivre et faire vivre ta sœur, ton beau-frère et tes petites nièces. En tout, trois... cinq... six personnes. Qu'en penses-tu?

* A la représentation, l'on supprime la phrase placée entre les deux astérisques.

JAMES.

C'est très dur!

GUILLAUME.

Ça me paraît impossible. James, j'ai indiqué à ta mère un moyen de reconstituer votre fortune...

JAMES.

Oui, maman m'a tout expliqué...

GUILLAUME.

Ah! Alors tu épouses Henriette?

JAMES.

Je vous en prie, ne recommençons pas...

GUILLAUME.

Mais je m'informe. Rien de plus! Tu ne l'épouses pas?

JAMES.

Evidemment, non! Je n'irai pas me vendre à

cette petite, après l'avoir négligée tant que je me suis cru riche. Merci ! Je n'en suis pas encore là.

GUILLAUME.

Pardon, c'est qu'il ne s'agit plus de toi seul ! Et tu ne commettrais pas une si vilaine action en tirant de détresse une mère et une sœur que tu chéris.

JAMES.

S'il vous plaît, monsieur Bourgade, toute dis cussion à ce sujet, me...

GUILLAUME.

Très bien, très bien ! Je me tais. *(A voix lente et cependant qu'il réfléchit.)* Ton refus rendra mes remords plus écrasants, intolérables... Voilà tout ! *(Une pause, — puis d'un ton délibéré :)* Dans ces conditions, mon cher James, il ne me reste qu'à te faire de grands adieux.

JAMES.

Des adieux ? Vous partez ?

GUILLAUME.

Plus exactement, je me sauve.

JAMES.

Comment? Qu'est-ce que ça veut dire?... Vous ne quittez pas la France?

GUILLAUME.

Mais si! Il faut que je m'en aille très loin. Très loin et pour très longtemps. Sans doute pour toujours.

JAMES.

Mais... c'est vrai?... Je veux dire : c'est... c'est sûr?

GUILLAUME.

Absolument! Si je demeure, on me met la main au collet. Je vois que tu ne t'es pas rendu compte de ma situation.

JAMES. *

N-non... vous n'aviez pas dit à ma mère le plus petit mot qui fît prévoir...

* A la représentation, l'on supprime cette réplique.

GUILLAUME. *

C'est juste ! J'ai oublié. Je n'ai entretenu Germaine que de vous autres.

JAMES.

Mais, monsieur Bourgade, avez-vous réfléchi ? Vous allez être aussitôt recherché, extradé...

GUILLAUME.

Non.

JAMES.

Mais...

GUILLAUME.

Non, non ! De haut lieu, on m'a donné à entendre que ma fuite serait ignorée, e ma retraite. A cette clémence officieuse, une seule condition. « Pas de plainte Aloy ! » a stipulé le ministre. Je connais votre cœur, et, je te l'avoue, je me sentais parfaitement tranquille, avant même ta déclaration de généreuse amitié.

* A la représentation, l'on supprime cette réplique.

JAMES.

Et... et quand partiriez-vous?

GUILLAUME.

Quand?... Mais... tout de suite

JAMES

Ces jours-ci?

GUILLAUME

Aujourd'hui même.

JAMES.

Aujourd'hui!

GUILLAUME

Pour Paris. Et demain pour le Havre ou Hambourg, je verrai... Hambourg, sans doute.

JAMES.

Alors, tout est déjà arrangé?... enfin, convenu?...

GUILLAUME.

Je le crois bien! L'urgence est terrible. Irène fait ses préparatifs.

JAMES.

Ah! vous avez averti Irène?... Vous l'avez consultée?

GUILLAUME.

Mais... naturellement!

JAMES.

Naturellement, oui...

GUILLAUME.

Et sur ce, James, je te demande la permission de...

JAMES.

Ah! monsieur Bourgade, une minute!... Considérons un peu les choses!

GUILLAUME.

Je ne saisis pas...

JAMES.

Et nous, dans tout cela ?

GUILLAUME.

Vous ?

JAMES.

Si vous disparaissez ainsi, on nous regardera comme vos complices !

GUILLAUME.

Tu ne parles pas sérieusement ?

JAMES.

Je connais le monde !

GUILLAUME.

Le monde ne va pas contre l'évidence.

JAMES.

En tous cas, vous parti, comment débrouiller nos affaires? Nous serons perdus, noyés!

GUILLAUME.

Hélas! la situation est fort simple...

JAMES.

Je demande tout au moins à la connaître!

GUILLAUME.

Mais tout de suite!

JAMES.

Non, non! A l'examiner, avec soin, à loisir! Accordez-nous le temps d'y voir clair.

GUILLAUME.

James, ma présence ne peut servir de rien. Je te l'affirme.

JAMES, *avec une irritation grandissante.*

Quelle plaisanterie!... Non, il est inadmissible

que vous nous abandonniez de la sorte! Un beau matin, avertir ses plus chers amis qu'on les a ruinés, nettoyés, et, avant le soir, leur tirer sa révérence, c'est beaucoup à la fois. C'est trop!

GUILLAUME, *rudement.*

Assez bavardé! Nous sommes à l'heure des précisions. Que veux-tu?

JAMES, *surpris.*

Que vous demeuriez... quelques jours encore.

GUILLAUME.

Si je tarde, c'est la prison.

JAMES, *retrouvant petit à petit sa véhémence.*

Enfin... moi, je défends les intérêts des miens! Je parle, ici, en chef de famille. Vous ne pouvez pas nous planter là, sans... sans même...

GUILLAUME.

Sans quoi?

JAMES.

Vous m'entendez fort bien ! Et il faut que vous reculiez un peu votre départ.

GUILLAUME.

C'est la prison !

JAMES.

Mais non !... Et puis, ça ne me regarde pas !

GUILLAUME.

Hum... *(Il passe sa main sur sa figure, puis va, lentement, à James qu'il saisit par le revers de son veston.)* Écoute un peu, toi !

JAMES.

Qu'est-ce qui vous prend ?

GUILLAUME.

Hier soir, en nous quittant, ta mère et moi, où es-tu allé ?

JAMES.

Moi?... A Dieppe! Je suis rentré...

GUILLAUME.

Tu mens!

JAMES.

Je suis rentré tout droit! Je me suis fait conduire à bord...

GUILLAUME.

Tu mens. Et je te le dis dans la figure. Et tu ne te rebiffes pas.

JAMES, *violemment.*

Mais je vous...

GUILLAUME, *qui le lâche et le repousse.*

Un peu tard! Tu n'es pas sorti de Malaville, avant trois heures du matin...

JAMES.

Qu'est-ce que...

GUILLAUME

Non! Tu t'es caché dans le parc... ou peut-être dans la maison... Oui, oui, tu as dû revenir!... Tu t'es caché en bas et tu as attendu Irène.

JAMES.

Quoi?

GUILLAUME.

Irène qui t'a rejoint, qui est ta maîtresse!

JAMES.

Mais, monsieur, vous n'avez pas le droit...

GUILLAUME.

Oh! pas de monsieur, pas de théâtre!

JAMES.

Enfin, je vous défends...

GUILLAUME

Ne joue donc pas au galant homme! J'ai sur-

pris son retour, comprends-tu? Son retour dépeigné et débraillé. Par exemple, elle est plus brave que toi ! Tout de suite, elle m'a jeté toute l'histoire en plein cœur ! Elle n'a gardé pour elle que le nom de son amant, ton nom à toi ! Mais, parbleu, je m'explique sa rage ! Elle pleurait de rage sur ton cher petit argent perdu. Parbleu !

JAMES.

C'est un délire ! Je ne proteste plus...

GUILLAUME.

Quoi, tu persistes à balbutier tes platitudes ? Dans quel espoir ? Il y a une demi-heure que je jongle avec ton misérable secret ! Tu me l'as apporté, toi-même, docilement. Et depuis, tu t'es vendu dix fois !... Mais à chacune de mes inventions ! Car les préparatifs d'Irène, notre départ, le Havre, Hambourg, c'est autant de mensonges. Seulement, ta figure ne mentait pas !

JAMES.

Allez, continuez ! Ça m'est égal.

GUILLAUME.

Ah ! tu as eu tort de m'affronter, petit bonhomme ! Vous manquez d'épaules. J'ai beau être un mari bafoué et un financier qui tombe pour avoir regardé trop loin, je suis tout de même quelqu'un, tu sais ! Et toi, malgré ta vilaine victoire, tu... tu n'es qu'un malheureux, un rien du tout !...

JAMES.

Monsieur, vous plaira-t-il bientôt...

GUILLAUME.

Et à toi ? Allons, tu avoues ?

JAMES.

Je vous répète que vous divaguez !

GUILLAUME.

Ah ! tu t'y cramponnes ! Alors, nous allons rire ! C'est toi qui l'auras voulu !

(Il se précipite vers le boudoir d'Irène.)

JAMES.

Non !...

GUILLAUME, *s'arrêtant.*

Non, ça veut dire oui ?

JAMES.

Eh bien... oui, c'est moi !

GUILLAUME.

Ah ! *(Une pause.)* Voyou, voyou, petit voyou !... Et elle !... Ce gamin... Oh !... Et à présent... Non, c'est trop, ça !... C'est trop.

(Un silence.)

JAMES.

Monsieur... Monsieur, je... Non, inutile ! Toute explication serait abaissante pour tout le monde. Avant que nous nous séparions, je désire seulement vous déclarer ceci : je n'ai rien exprimé, au nom de ma famille, que de très sincère. S'il est en notre pouvoir de... de vous couvrir, de défendre votre honorabilité...

GUILLAUME, *qui n'a pas écouté, se dirige vers la port du boudoir.*

Attends.

JAMES

Soyez certain... Que faites-vous?

GUILLAUME *impérieusement.*

Attends ! *(Il a ouvert la porte. A voix assez haute :)* Irène, voulez-vous venir?... Si, si, venez!... Il le faut.

(Il dégage la porte. Irène parait. Elle porte le même peignoir. A la vue de James, elle a fait un sursaut. Puis elle avance de quelques pas pour ne plus bouger de place, pendant toute la scène suivante. Tout d'abord, elle se tient toute droite, l'air farouche.)

SCÈNE IV

IRÈNE, GUILLAUME, JAMES.

GUILLAUME.

Oui, je sais. Il m'a dit. Je l'ai forcé à me dire. Et, vous voyez, je ne lui ai pas sauté à la gorge. Non... Une chose pareille!... *(Un grand geste.)* Et maintenant, il faut que je vous parle à l'un et à l'autre.

JAMES.

Monsieur, c'est impossible, comprenez-le !

GUILLAUME.

Es-tu donc plus timide qu'une femme? Regarde, elle ne recule pas, elle !

JAMES.

Vite, alors!.. En vérité, je...

GUILLAUME.

Sois tranquille!... Voyons... Ah! oui!... D'abord, il faut que tu saches, toi! Ce matin, à trois heures, Irène, en survenant, a empêché mon suicide. Mais ce qui s'appelle : empêché!... J'étais installé dans ce fauteuil, je tenais l'arme, j'avais commencé mon dernier geste... et elle est entrée. Oui, mon ami, une seconde plus tard, — tenez, un baiser de plus! — et c'est devant un cadavre qu'elle aurait comparu. C'est drôle, hein? Et ce n'est rien! Voici le plus comique. Pendant qu'elle s'amusait avec toi, dans un coin de ma maison, devine, ce qu'ici, je disais à Friediger, éperdu : « Je vais disparaître, afin qu'Irène puisse refaire son existence avec un autre. » Oui, face à la mort, j'ai dit ça!... *(Un temps. Ayant soudain compris son propre cœur, il reprend, le regard perdu et d'une voix changée.)* Oui, oui, mais quand je parlais ainsi, je la croyais toute à moi... L'autre, c'était l'avenir, c'était... quelque chose, ce n'était pas quelqu'un. Maintenant qu'il est vivant, l'autre, et qu'il a serré ma femme contre son corps, qu'il

me l'a déjà prise, ah!... ah! pauvre misère des êtres!... maintenant je ne pourrai plus me tuer... Non, non, je l'ai compris, je n'en aurai plus le courage. *(Violemment.)* Gredins que vous êtes tous les deux, vous m'avez attaché à ma vie affreuse! Alors, qu'est-ce que je vais devenir?

JAMES.

Ceci est intolérable...

GUILLAUME.

Non, non, tu m'entendras, je l'exige. Qu'est-ce que je vais devenir? Vous me tenez! Car, tout à l'heure, je ne mentais qu'à demi. La fuite, l'exil, je ne les ai pas proposés à Irène, non, mais je n'ai pas d'autre ressource! Il faut que je parte!... Seulement, je ne m'en irai pas seul. Seul et mangé de chagrin, jamais! Si Irène reste, je reste. Et alors, vous connaissez la suite. Vous auriez la sauvagerie, elle et toi, de me pousser dans ma prison? Dis!... Dites!

JAMES.

De grâce...

GUILLAUME.

La prison, la prison!... Mais, comprends-tu, te représentes-tu?... Ce n'est pas vrai? Vous ne voulez pas cette horreur?

JAMES.

Monsieur, écoutez-vous!

GUILLAUME.

Ah! tant pis! Je roule jusqu'en bas, je me vautre. James, elle est ma femme, elle est ma compagne de dix-sept années, elle me suivra... Oui, si tu ne lui arraches pas le cœur, elle me suivra, malgré tout. J'en suis sûr!

JAMES.

Enfin...

GUILLAUME.

Alors, laisse-la-moi. Veux-tu?

JAMES.

Assez! J'ai honte!... Et j'ai le sentiment de

l'insulte. Croyez-vous donc qu'il s'agisse d'une aventure ? Si une force ne m'avait porté plus grande que toute ma force…

GUILLAUME.

Oh! mais tu ne peux pas l'aimer comme je l'aime!

JAMES, *une protestation indignée.*

Ah!…

GUILLAUME.

Non, non, pas comme moi! Tu ne peux pas! D'abord je suis vieux, moi. Et surtout je suis vaincu. Je n'ai plus ni demeure, ni amis, ni espoir… Je n'ai plus rien. Je n'ai plus qu'elle au monde! Me la prendre, c'est dépouiller un pauvre. Cruel garçon, tu es si jeune, tu as tant d'années à vivre, ne me la prends pas! Tu vas salir toute ta vie.

JAMES.

Ma vie, c'est elle!

GUILLAUME, *doucement.*

Misérable!… Tiens, James, pense à une chose!

J'ai mal agi, mais je ne suis pas un mauvais homme. Cette nuit, je domptais mon tressaillement et mon tumulte pour entretenir Germaine de votre salut à tous...

JAMES.

Mais...

GUILLAUME.

De ton mariage, du rachat des Raffineries...

JAMES.

Mais je...

GUILLAUME.

Pense à cela! Dans une heure que je croyais la dernière, j'étais en souci de vous, de toi, surtout, qui te prépares à m'étrangler.

JAMES.

Que voulez-vous que...

GUILLAUME.

Car tu me la prendras! J'implore, mais c'est

que j'ai mal... Ma prière n'est qu'une plainte. Je le vois bien que tu me la prendras !

JAMES.

Nous nous aimons... L'amour est involontaire !

GUILLAUME.

* Que tu l'aimes à la passion, comme tu racontes, ou rien qu'un peu, ou bien que tu en aies simplement envie, tu me la prendras, tu me la prendras !... * Est-ce qu'un homme a pitié d'un homme ! Tu me la prendras, parce que tu la veux et aussi parce que je veux la garder.

JAMES.

Oh !

GUILLAUME.

Parfaitement ! Et vers ta jeunesse, ton ardeur... vers... oui, vers ta nouveauté, elle se précipitera, elle, sans un regard en arrière pour moi : l'inutile et le honteux ! Au rebut, moi, comme une vieille

* A la représentation, l'on supprime le texte compris entre les deux astérisques.

chose que je suis! Et tant mieux si j'en crève! N'est-ce pas, les amants?

JAMES. *

Monsieur Bourgade, à la fin, c'est beaucoup vous attendrir sur vous-même! J'ai accepté mon sort sans un murmure, mais ne négligez pas trop cette circonstance, que vous nous avez ruinés, les miens et moi-même!

GUILLAUME.

Ah! non, pas ça! N'invoque plus l'argent. L'argent, c'est dépassé. Ça n'existe plus!

JAMES.

Ça n'existe plus, parce que vous avez reçu ma poignée de main d'absolution!

GUILLAUME.

Ton absolution!... Voleur! Oui, de nous deux, le voleur, le voilà!

* A la représentation, l'on supprime les six répliques suivantes.

JAMES.

C'est facile !

GUILLAUME.

Mais, regarde-nous! Lequel ici fait figure de victime? Pas toi, bien sûr! Ce que tu me ravis est si beau, que tu en as oublié de souffrir. *(Après un regard dans la glace, et montrant son visage.)* Et moi... moi, en une nuit, tiens !...

JAMES. *

Il faut en terminer !

GUILLAUME.

C'est mon avis. Finissons! Qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous me faire?... *(S'approchant de sa femme qui courbe la tête.)* Irène?... Allons, frappez! *(Un temps.)* Non, non, elle ne dira rien. Pas de danger! C'est leur forteresse, le silence. Alors, à l'homme la parole ! Qu'as-tu résolu? Ma vie? ma mort?... Ou tu n'es qu'un pleutre ou je vais l'apprendre de tes lèvres.

* A la représentation, l'on reprend ici.

JAMES.

Soit! Guillaume Bourgade, grâce à vous, je suis tout comme vous. Je n'ai plus au monde qu'elle. Mais ce bien-là, je jure que je le défendrai.

GUILLAUME.

Bravo! Ainsi vous m'assassinez. Vive l'amour! Quelle ordure!... C'est très bien. Que puis-je?... Par exemple, mes petits, hors d'ici, à l'instant même! Je vous chasse de ma maison. Allez vous étreindre ailleurs! Je veux mourir tout seul! Je vous condamne à m'abandonner. *(Du seuil de sa chambre.)* Emmène-la ta femme! Emmène-la sans perdre une minute, si tu ne veux pas qu'on te jette à la porte, comme un chien... chien que tu es!

SCÈNE V

IRÈNE, JAMES.

JAMES, *ardemment.*

Irène, viens!

(Il l'a prise par la main.)

IRÈNE *se détourne et murmure.*

Non...

JAMES.

Mais, nous partons... Vous ne partez pas? *(Avec effroi.)* Irène! Ma chérie!... Non, je suis bête! Tu choisiras ton amant. Tu pleures?...

IRENE, *qui peut à peine se faire entendre.*

James...

JAMES.

Tu pleures... C'est donc à moi que tu vas faire du mal?... Ah! n'essaye pas! Je t'entraînerai de force! *(Suppliant.)* Irène, non, pas ce regard!... Mon amour, venez! Je vous aime...

IRÈNE.

James... mon cher petit James...

JAMES.

Quoi! parce que son égoïsme vient de gémir, tu... Mais a-t-il eu pitié des autres, cet homme? Jamais, de toute sa vie!

IRÈNE.

Pendant qu'il parlait, quelle torture!

JAMES.

Et nous? Et nous?

IRÈNE.

C'est pour nous que j'étais torturée. Il a dit d'abord des mots que j'attendais si peu et puis

tous les mots que je redoutais le plus, de pauvres paroles terribles qui s'emparaient de moi, qui m'ont rivée à son malheur.

JAMES.

Rivée!... Voilà... Elle est résolue... Elle me regrette... Ah! c'est effroyable! On n'a pas le droit... Irène, réfléchis! Plus jamais, plus jamais!... Toi et moi, nous ne nous verrons plus!

IRÈNE.

Et je t'adore!

JAMES.

Oh! oh!...

IRÈNE.

Si! je t'adore!... Regarde-moi.

JAMES.

Folle, folle, tu t'imagines qu'il se tuerait? Lui! Allons donc!...

IRÈNE, *qui parvient à retenir ses larmes.*

S'il survit, mais c'est pire! Moi, blottie dans ton amour et celui-là, mon mari de tant d'années, qui s'en irait par le monde, un vagabond, un vieux vagabond sans honneur et sans appui... Ah! les affreux baisers! James, comment veux-tu?

JAMES, *éclatant en larmes.*

Mais je t'aime, je t'aime!...

IRÈNE.

Mon pauvre enfant, je t'aime aussi. Mon petit, ne pleure pas!... Ah! cette nuit, j'ai sangloté contre ton cœur, en songeant que sitôt je me fanerais et que tu ne m'aimerais plus. Et pour que tu n'aies pas ce grand chagrin, voilà que je voudrais être toute fanée déjà dans ton souvenir, toute vieille... *(Saisissant la main de James et la baisant :)* Mon amant d'une heure et de toute ma vie, va-t'en! Va vivre, toi!... Va m'oublier.

JAMES.

Jamais! Je te garde.

IRÈNE, *une grande résolution martyrisée.*

Ne l'espère plus !

JAMES.

Ecoute-moi !

IRÈNE.

Inutile ! Il faut que je le suive. L'as-tu regardé, tout à l'heure, Guillaume?... Il est si humilié, si petit à présent... J'appartiens à sa déchéance. Tant pis pour moi ! Tant pis, tant pis !...

JAMES.

C'est parfait ! *(Il fait quelques pas vers la porte de droite puis s'arrête.)* Ce que je pourrai faire, moi, vous est bien égal ! Vous ne craignez rien de mon désespoir ?

IRÈNE, *courant à lui.*

Ah ! tais-toi ! C'est mal !... Non, je ne crains pas que tu veuilles mourir.

JAMES

Vraiment ?

IRÈNE.

Non, car tu as vu mon agonie dans mes yeux. Tu sauras que je souffre.

JAMES.

La belle consolation!

IRÈNE.

Ah! tu seras déchiré, mais on ne se tue pas de douleur, mon James, c'est... c'est de misère qu'on se tue.

JAMES.

Comédienne, va! Héroïne!

IRÈNE.

Une héroïne? Moi!... Mais c'est tout le contraire! Je suis une femme misérablement lâche.

JAMES.

Mais, Irène...

IRÈNE.

Ce n'est pas ma faute. Si j'avais ta jeunesse, j'aurais ton courage. Je marcherais sur ce malheureux. C'est lui qui paierait et non pas l'amour !

JAMES.

Irène, à deux genoux...

IRÈNE.

Non !... Trop tard ! Je suis trop loin des sources de ma vie, je ne me sens plus la force de faire tant de mal. Je ne me sens plus assez brave pour tant de cruauté. Il est trop tard !

JAMES.

Trop tard ? Et nos baisers de la nuit ? Ils ont existé pourtant ! Et ta folie entre mes bras... Tu as donc tout oublié, dis ? Dis, ma maîtresse !... Irène, tiens, donne-moi ta bouche.

IRÈNE.

Non !

(Entre eux une lutte s'engage.)

JAMES.

Si! tu la donneras.

IRÈNE.

James, non!... Je te supplie...

JAMES.

Ah! tu vois bien!... Donne donc!

IRÈNE, *pliée en arrière.*

Je ne veux pas!

JAMES.

Donne! Pour que tu sois ma femme à jamais!

IRÈNE.

Non!... *(Sur le point d'être vaincue, elle a ce grand appel :)* Guillaume!

JAMES, *la repoussant si dur qu'elle trébuche.*

Oh!... Eh bien! reste-lui à ton filou! Adieu!

(Il se précipite au dehors.)

IRÈNE, *ayant d'abord un mouvement pour le suivre.*

James !... *(Mais aussitôt elle se tourne vers la chambre de son mari et refait, plus déchirant, son cri de détresse :)* Guillaume !

(Sur le seuil, Guillaume paraît.)

SCÈNE VI

IRÈNE, GUILLAUME.

IRÈNE, *éperdue.*

Guillaume, il est parti. C'est un arrachement sans pareil. Si tu veux de moi, en lambeaux, me voici ! Si tu veux d'une chose sanglante, amputée, tuée, emporte-moi !

GUILLAUME, *courbé, cassé.*

Je tiens à vous désespérément. Je vous accepte ainsi.

IRÈNE.

Bien. Je te suivrai.

GUILLAUME, *s'approchant d'elle.*

Irène, peut-être qu'à force de tendresse, à force d'amour...

IRÈNE.

Oh ! par pitié, pas de mots, pas de mots !... Allons-nous-en bien vite ! Vois-tu, tu n'es pas seul à t'enfuir. Moi aussi, j'ai peur, moi aussi, il faut que je me presse. Alors, vite ! vite ! vite ! vite...



TABLE



PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.




